

EN PAGE 3 :
LES MARINS ANGLAIS A REIMS
Photographies prises hier
après-midi par l'envoyé
spécial d' "Excelsior".

DEMAIN : SÉANCE PLÉNIÈRE DE LA CONFÉRENCE DE LA PAIX EXCELSIOR

10^e Année. — N° 3.081. — 15 centimes. — Étranger : 20 centimes. — Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. — NAPOLÉON
Pierre Lafitte, fondateur. Téléphone : Gutenberg 02-73 - 02-75 - 15-00. — Adresse télégr. : Excel-Paris. 20, rue d'Enghien, Paris.

DIMANCHE
27
AVRIL
1919

Que nos efforts soient
plus ou moins favorisés,
il faut, quand on quitte
la vie, pouvoir se dire :
j'ai fait ce que j'ai pu.
PASTEUR.

LA RÉVOLUTION DES SOVIETS DE BAVIÈRE

PHOTOGRAPHIES PRISES A MUNICH ET A NUREMBERG PAR NOTRE ENVOYÉ SPECIAL



Bekanntmachung!

Der
revol. Bankrat für Baiern
in München

bestimmt Vertrauensleute, die
vom 9. April ab

die Auszahlung von Geldern bei den
Banken zu überwachen haben um
zu verhindern, daß landesverräte-
rische Kapitalisten ihr Geld ins Aus-
land verbringen.

Der revolutionäre Zentralrat.

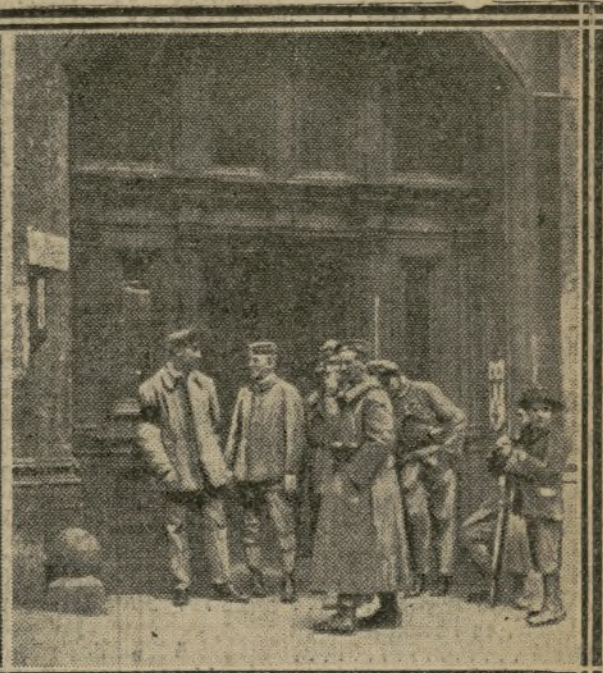


Stadt-Kommandantur München

Beschluss!

Samtliche Bürger haben binnen
12 Stunden jede Art Waffen in der
Stadtkommandantur abzuliefern. Wer
innerhalb dieser Zeit die Waffen nicht
abgegeben hat, wird erschossen.

R. Eichelhofer
Stadtkommandant



LA GARDE RÉGULIÈRE
Ces soldats socialistes, préposés à la
garde du Landtag, se sont rendus aux
bolchevistes sans résister, le 13 avril.

UNE AFFICHE SOVIÉTISTE
Cette affiche annonçait la mainmise sur
tous les dépôts en banque pour empê-
cher l'exode des capitaux à l'étranger.

LE LANDTAG, LE 13 AVRIL
avec son immense drapeau rouge, pen-
dant les vingt heures où la réaction so-
cialiste réussit à se maintenir au pouvoir.

AUTRE AFFICHE SOVIÉTISTE
ordonnant aux bourgeois de livrer leurs
armes dans les douze heures, sous peine
de mort. Aucune exception n'était tolérée.

LA GARDE ROUGE
à la porte du Landtag, qu'elle a enlevé
aux soldats de la garde gouvernemen-
tale du parti socialiste, le 13 avril.



SOVIÉTISTES ARMÉS DEVANT LA GARE DE MUNICH



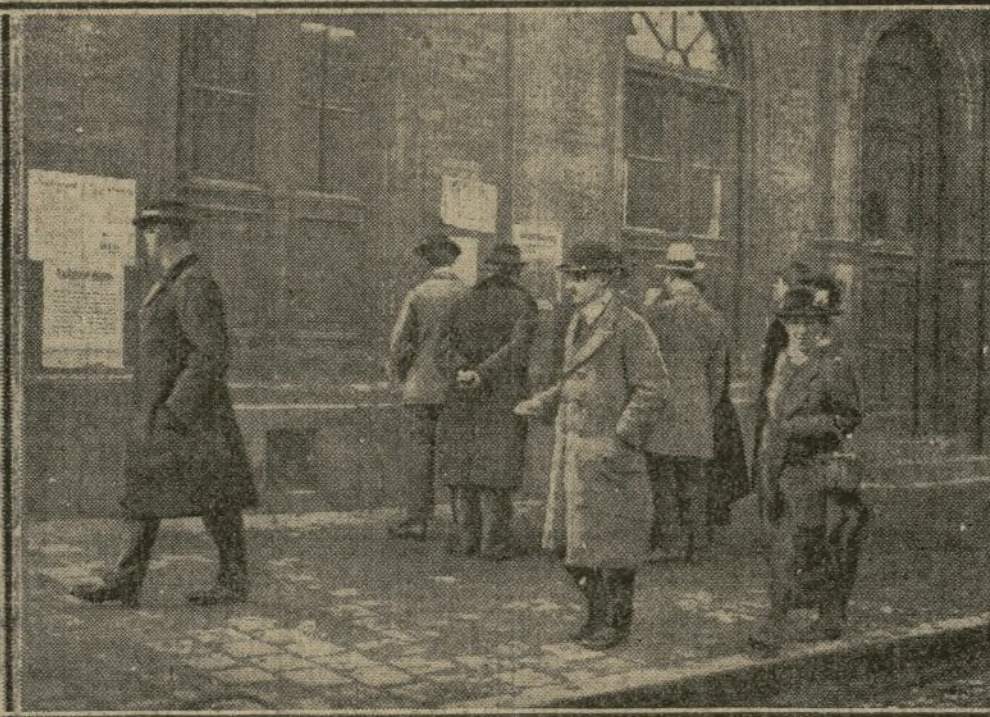
ARRESTATION D'UN OTAGE DANS LA LUDWIGSTRASSE



UN GROUPE DE SOVIÉTISTES, LE 14 AVRIL



LES BOLCHEVISTES DÉGAJENT LES ABORDS DE LA GARE



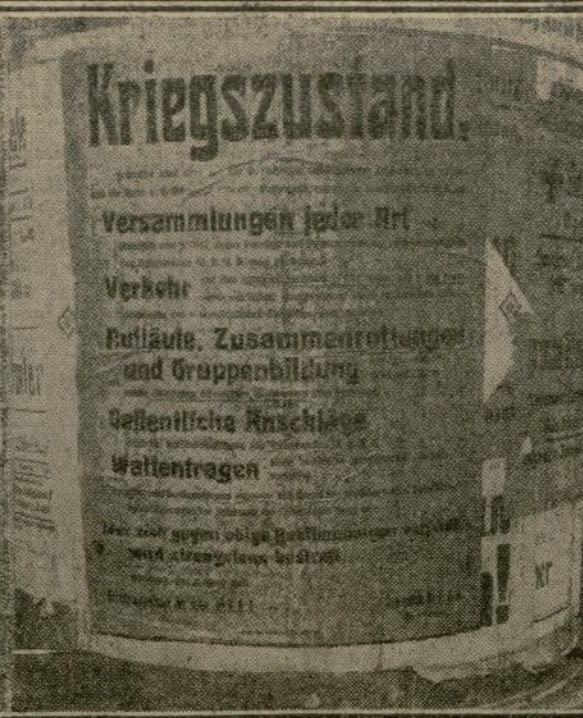
LE PUBLIC S'ARRÊTE A PEINE DEVANT LES AFFICHES



UNE AUTO DE BOLCHEVISTES PART EN RÉQUISITION



UNE PATROUILLE DE CAVALERIE DANS LES RUES DE NUREMBERG



L'ÉTAT DE GUERRE A NUREMBERG



UNE PATROUILLE DU GOUVERNEMENT SOCIAL-MAJORITAIRE

Cette série d'instantanés a été prise pendant les deux journées du 13 et du 14 avril, au début de la
seconde révolution soviétiste. Cette révolution éclata dans l'après-midi du 13 avril. La première et la
cinquième photo nous montrent le Landtag bavarois, gardé tour à tour par les soldats du gouvernement

socialiste majoritaire, le 13 avril, et par la garde rouge victorieuse, le soir même. On remarquera sur le
sixième instantané des soviétistes devant la gare de Munich. L'un d'eux porte une mitrailleuse. Les
trois dernières photos ont été prises à Nuremberg, siège de la réaction contre la révolution de Munich.

Ayuntamiento de Madrid

SEPTIÈME LISTE DE SOUSCRIPTION POUR REIMS

Ligue franco-alsacienne	80.000
M. Herriot, maire de Lyon,	
sénateur du Rhône	500
M. et Mme Léon Lemoine	300
MM. G. Prunier et Cie	100
M. Louis Demaison, correspon-	
dant de l'Institut, archiviste	
honoraire de la ville de Reims,	1.000
Mme Billecart	1.000
M. et Mme Roger Douine	1.000
Mme F. Clément	500
M. G. Lorin	500
M. Tricot	500
Commandant O. Barré	200
M. et Mme Maurice Gallet	200
M. et Mme Brulé	100
M. et Mme Bardin-Keller	100
M. et Mme V. Guerlet	50
Mme Philippe Escudier	50
MM. Rocca Tassy et de Roux	100
M. et Mme André de la Mori-	
nerie	300
M. Caray, cristalleries de Bac-	
carat	500
M. et Mme Ferdinand Lambert	500
M. de F. Muizon	25
M. Dardenne	10
M. et Mme Martin, de Niort	10
Anonyme	3
M. Roger	500
Mlle Leroy, institutrice, à Reims	20
Docteur et Mme Bayle de Jessé	50
M. Appert, instituteur honoraire,	15
Poissonnerie Bernheim	25
Général Labarreque	20
Miss Gertrude Parsons	100
M. W. Crum Watson	137 50
M. Dèble, en l'honneur du Lt	
Dèble	5
Marquise de Juigné	100
MM. Buisson et Delorme	20
Mme Victor Boret	20
Papeteries Navarre	500
M. et Mme Henri de Muizon	50
Compagnie des Forges de Com-	
maisons	1.000

Total de la 7^e liste... Fr. 90.110 50
Montant des listes précéd. Fr. 576.332 95
Total à ce jour... Fr. 666.443 45

LE CONGRÈS ANNUEL DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Le congrès annuel de l'enseignement secondaire a clos sa session hier soir, à 7 heures. Au cours de la séance du matin et de celle de l'après-midi, siégeaient séparément les professeurs des lycées de garçons et le personnel de l'enseignement secondaire féminin, sous la présidence de M. Fédal, les professeurs des collèges de garçons, sous la présidence de M. Rabry, les répétiteurs des lycées, sous la présidence de M. Maillard. Mais une liaison continue entre les diverses assemblées fut établie au moyen de délégations qui se rendirent dans les réunions voisines.

La principale question professionnelle étudiée fut la réforme de la licence. La création d'un certificat spécial venant s'ajouter à la licence pour le droit à l'enseignement fut réclamée. Elle fut, depuis 1907, et surtout depuis le début de la guerre, le niveau de la licence a beaucoup baissé. La seule licence latin-grec, qui garde quelque valeur, n'est plus préparée par les candidats, parce que trop difficile. C'est ce qui incite les professeurs à réclamer un concours national à la place de l'examen actuel, comme il est d'usage dans l'enseignement féminin et pour l'agrégation.

Le congrès demanda également que les inspecteurs d'académie ne fussent plus que des directeurs départementaux d'enseignement primaire, et que les inspections dans les lycées et collèges fussent réservées aux recteurs et inspecteurs généraux, dont on pourrait augmenter le nombre.

L'augmentation des retraites et la réorganisation des bureaux du ministère ont également été discutées.

Le docteur Spitz, de l'Université de Prague, a exprimé, au nom des universitaires tchéco-slovaques, l'espoir de voir les anciennes relations intellectuelles se renouer plus étroitement entre les deux pays.

Le bureau, réuni à 2 heures, s'était rendu auprès du ministre pour lui exposer les graves décisions prises la veille.

M. Laffère, après avoir rappelé ses efforts antérieurs, a promis à la délégation de faire tous ses efforts pour que les revendications du congrès fussent acceptées par le Parlement avant la fin de sa session. Le bureau va donc organiser le référendum décidé la veille.

Enfin, comme nous l'avions laissé prévoir, les professeurs ont accepté de porter à la connaissance de MM. Poincaré et Clemenceau un ordre du jour protestant contre toute idée de plébiscite, proclamant la nécessité de protéger le territoire national contre toute agression nouvelle, en maintenant l'occupation de la rive gauche du Rhin et des têtes de pont de la rive droite, en assurant à la France la possession du bassin de la Sarre et plaçant sous le contrôle des Alliés l'exploitation des mines et des usines allemandes de la Ruhr, afin d'assurer le paiement des indemnités dues par l'Allemagne.

DANS UN CADRE EXQUIS
Le monde élégant trouvera chez Cima, qui vient d'ouvrir ses salons, une cuisine parfaite et un incomparable orchestre conduit par Lombard. — 50 bis, r. Pierre-Charbon.

Le général Marjoulet
gouverneur de Lyon

Par décret en date du 23 avril, le général de division Marjoulet (F.L.A.), commandant le 14^e corps d'armée, a été nommé, à compter du 10 mai 1919, gouverneur militaire de Lyon, commandant la 14^e région, en remplacement du général de division Ebener.

Vœux alsaciens

STRASBOURG, 26 avril. — Le comité directeur de l'Union populaire républicaine a décidé de prier M. Millerand de porter à la connaissance de MM. Poincaré et Clemenceau un ordre du jour protestant contre toute idée de plébiscite, proclamant la nécessité de protéger le territoire national contre toute agression nouvelle, en maintenant l'occupation de la rive gauche du Rhin et des têtes de pont de la rive droite, en assurant à la France la possession du bassin de la Sarre et plaçant sous le contrôle des Alliés l'exploitation des mines et des usines allemandes de la Ruhr, afin d'assurer le paiement des indemnités dues par l'Allemagne.

IL A CIRCULÉ AU MILIEU DES PROMENEURS, AVEC SON SECRÉTAIRE, ET PRESQUE SANS ÊTRE REMARQUÉ
Voici quatre instantanés pris au cours de la promenade du baron de Leinsner et de son secrétaire. On les voit : 1. Sortant de l'hôtel des Réservoirs ; 2. Dans une allée, près du bassin de Neptune ; 3. Dans une autre allée, près du Château ; 4. Devant le Château.

EXCELSIOR AU 168^e JOUR DE L'ARMISTICE

DEMAIN SÉANCE PLÉNIÈRE DE LA CONFÉRENCE DE LA PAIX

LE NOUVEAU PACTE DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS EST INSCRIT EN TÊTE DE L'ORDRE DU JOUR

Hier, M. Orlando est arrivé à Rome, cependant que les deux autres délégués, MM. Sonnino et Salandra, quittaient Paris.

La Conférence de la paix tiendra demain lundi après-midi, au quai d'Orsay, sa 5^e séance plénière.

En tête de l'ordre du jour est inscrit le nouveau pacte, ou convention, de la Ligue des Nations. Nous avons indiqué les modifications apportées par la commission spéciale au texte primitif qui fut déposé à la 3^e séance plénière. L'accord n'ayant pu se faire jusqu'ici sur certains amendements importants, présentés soit par la délégation américaine (reconnaissance de la doctrine de Monroe), soit par la délégation japonaise (égalité des nations), soit par la délégation française (contrôle efficace des armements et garanties militaires), il est vraisemblable que ces amendements seront repris devant la Conférence. D'autre part, il est possible que la question du siège de la Ligue des Nations soit posée à nouveau.

En second lieu, la Conférence aura à décider l'insertion dans le traité de paix des articles (dont nous avons donné le texte) présentés par la commission de législation internationale du travail. La quatrième séance plénière, en effet, contrairement à ce qu'on avait pu croire, s'était bornée à approuver la convention créant un organisme permanent pour la législation internationale du travail.

Enfin, les conclusions de la commission des responsabilités sont également à l'ordre du jour.

Aux comités des grandes puissances

La Conférence de la paix continue ses travaux. Mais le nombre des membres de ses différents comités est diminué d'une unité : le Comité des « Quatre » est devenu celui des « Trois », et le Comité des « Cinq » celui des « Quatre ». Nous croyons fermement que ces réunions retrouveront très prochainement le nombre normal de leurs membres.

En attendant, leurs délibérations souffrent de l'absence de quelques-uns des participants habituels, et il semble qu'on attende leur retour pour aborder certaines questions importantes.

Tel serait le cas du problème de Kiao-Tchéou, qui devait faire l'objet, hier, des délibérations des « Trois » — « ex-Quatre ». Ils se sont contentés d'examiner la question du change. Ajoutons toutefois que l'on croit à une détente dans le litige sino-japonais.

Les « Quatre » — « ex-Cinq » — ont étudié et mis au point la clause de renonciation de l'Allemagne à ses colonies et le statut du transit aérien ; pendant un certain temps après la signature de la paix, sans réciproque, les appareils aériens des puissances alliées et associées auront le droit de naviguer au-dessus du sol allemand et d'y atterrir. Ils ont également reçu de la commission des affaires polonaises quelques communications.

ROME FAIT UN ACCUEIL TRIOMPHAL A M. ORLANDO

ROME, 26 avril. — Le voyage du président Orlando a été interrompu dans les gares principales, comme Alexandrie, Gênes, Pise, Civita-Vecchia, par des manifestations délirantes de la foule, qui avait envahi les gares.

A Turin, des manifestations patriotiques accueillirent MM. Orlando, Barzilai et le général Diaz. M. Orlando dut prendre la parole à plusieurs reprises. Il a été acclamé.

A Pise, à 3 heures du matin, le président fut obligé de prononcer un discours devant une foule de 20.000 personnes rassemblées sur la grande place de la gare.

A Rome, tous les sénateurs et députés se rendirent à la gare pour saluer M. Orlando, auquel la population prépare une démonstration enthousiaste et grandiose.

Tous les trains de nuit sont arrivés bondés de voyageurs de province qui sont venus spontanément dans la capitale pour témoigner au chef du gouvernement italien la solidarité la plus vive et la plus intime de la nation, dont il a, par sa décision, interprété la volonté et l'âme.

La ville est encore plus magnifiquement pavée que pour l'armistice. Les magasins sont fermés, des écriteaux apposés sur leurs portes portent l'inscription : « Vivent Fiume et la Dalmatie italiennes ! »

Les drapeaux de Fiume et de la Dalmatie sont accompagnés à la gare par une foule acclamant M. Orlando, « défenseur des droits sacrés de l'Italie ». Les hymnes à Mameli et à Garibaldi sont chantés partout.

La foule est si dense que les voitures portant les autorités éprouvent de grandes difficultés à se frayer un passage.

Tous les ministres et sous-secrétaires d'Etat, plus de cent sénateurs, trois cents députés, le maire, les échevins, les conseillers provinciaux et communaux, les professeurs, des officiers supérieurs, les représentants des associations se trouvent à l'in-



M. Salandra sur le quai de la gare. M. Sonnino saluant la foule au départ.

LES MINISTRES ITALIENS ONT QUITTÉ PARIS HIER

« A l'ami de notre pays qui, dans cette heure difficile, a raffermi les liens de la solidarité latine, l'expression de notre profonde sympathie. »

Le télégramme porte les signatures du sénateur Albertini, directeur du *Corriere della Sera*, et d'une trentaine de sénateurs et députés italiens.

Les plénipotentiaires allemands n'arriveront que le 1^{er} mai

Nous sommes en mesure d'annoncer que la délégation allemande pour les préliminaires de paix n'arrivera pas à Versailles avant le 1^{er} mai.

Les colonies allemandes

Les gouvernements alliés et associés ont décidé de se borner pour l'instant à insérer dans les préliminaires de paix des clauses par lesquelles l'Allemagne déclarera renoncer à ses anciennes colonies.

La question de la répartition des territoires de ces colonies et de la définition du mandat colonial paraît devoir être réservée pour l'instant. Dans ces conditions, le régime provisoire des anciennes colonies allemandes sera celui de l'occupation de fait.

Le départ était fixé pour 2 heures de l'après-midi ; mais, à partir de 1 heure, la foule commença à se masser à la gare de Lyon sur le quai de départ. Un service d'ordre avait été organisé pour contenir cette foule, comprenant un grand nombre de membres de la colonie italienne de Paris, parmi lesquels on remarquait le comte Bonin-Longare, ambassadeur d'Italie à Paris ; le marquis Imperiali, ambassadeur à Londres ; le comte Géléré, ambassadeur à Washington ; M. Battoni, chef de cabinet de M. Orlando ; M. de Martino, secrétaire général militaire ; le général Cavallero, chef de la mission militaire italienne ; des officiers, des soldats et des marins italiens.

M. Sonnino arriva le premier, accompagné de M. Aldrovandi, son chef de cabinet ; des cris de *Evviva Sonnino !* l'accueillirent. Tandis qu'il montait dans le wagon spécial attaché en queue du train, M. Salandra apparut, accompagné de Mme Salandra, de son fils et de sa fille. D'énormes bouquets de violettes de Parme avaient été offerts à Mme et Mlle Salandra, à qui les assistants firent une frénétique ovation.

Soudain, une clameur s'éleva : *Evviva la Francia !* Ces vivats visaient spécialement M. Pichon, qui se dirigeait, à travers la foule, vers le wagon où se trouvaient les deux délégués italiens. Il monta lui-même dans le compartiment et s'entretenait quelques minutes avec eux.

Cependant, M. William Martin et le général Mordacq arrivèrent à leur tour pour saluer MM. Sonnino et Salandra, au nom du gouvernement français.

A 2 heures précises, le train démarra lentement, tandis que les acclamations redoublaient de force.

Au siège de la délégation italienne, on déclarait cet après-midi qu'aucune modification n'était survenue dans la situation depuis le départ de M. Orlando. On ne saurait prévoir ni la date du retour des délégués italiens ni les décisions qu'ils prendront avant le débat qui doit avoir lieu à la Chambre italienne. La date de ce débat n'est pas encore fixée.

M. de Martino, secrétaire général au ministère des Affaires étrangères, est resté à Paris pour assurer la direction des services de la délégation italienne.

Sympathies italiennes

MM. Emile Constant, de La Trémoille et James Hennessy, signataires de l'adresse à la nation italienne déposée jeudi sur le bureau de la Chambre, ont reçu hier, de Milan, le télégramme suivant :

HIER, LE CHEF DE LA MISSION ALLEMANDE S'EST PROMENÉ DANS LE PARC DE VERSAILLES



IL A CIRCULÉ AU MILIEU DES PROMENEURS, AVEC SON SECRÉTAIRE, ET PRESQUE SANS ÊTRE REMARQUÉ. Voici quatre instantanés pris au cours de la promenade du baron de Leinsner et de son secrétaire. On les voit : 1. Sortant de l'hôtel des Réservoirs ; 2. Dans une allée, près du bassin de Neptune ; 3. Dans une autre allée, près du Château ; 4. Devant le Château.

PÈLERINAGE A LA VILLE MUTILÉE

LES OFFICIERS DE LA MARINE BRITANNIQUE VISITENT REIMS ET SES RUINES SACRÉES

Nos amis et alliés ont été reçus à la cathédrale par le cardinal Luçon. Ils ont été ensuite conduits sur les champs de bataille qui environnent la ville et sont descendus dans les forts et les tranchées qui ont été le théâtre des plus sanglants combats.

(DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

C'est par un jour gris et frileux, où un soleil pâle se voit à travers quelques nuages, que les officiers de la grande flotte britannique ont visité Reims et ses ruines sacrées.

Le général Duport, commandant le 6^e corps d'armée ; M. Thibon, préfet, et M. Lenglet, maire de Reims, ont accueilli, à leur descente de wagon, le vice-amiral sir Arthur Leveson, les contre-amiraux Thrywhit et Clington Baker, le commodore Tweedie et leurs états-majors, tandis que la musique militaire du 107^e régiment d'infanterie jouait des hymnes nationaux.

Devant la cathédrale

Après les présentations de rigueur, une longue théorie de voitures automobiles emmena les officiers britanniques vers la basilique mutilée.

La traversée de Reims, entre les maisons effondrées, qui dressent leurs façades à jour parmi des tas de gravats sans nom, a douloureusement impressionné nos amis et alliés, surpris de voir la ville plus tragique encore que sa tragique légende.

Les Britanniques restent silencieux devant le spectacle de la cathédrale, aux statues mutilées, aux verrières vides de vitraux, aux masses architecturales ébouleées ou en surplomb, dans le vide.

Mais les marches anglo-saxonnes se serrent de colère indignée, et l'on devine la malédiction qui monte des cœurs.

Le cardinal Luçon reçoit les visiteurs, sous le porche de la basilique. Avec une érudition, le vénérable prélat évoque les jours d'angoisse où l'église, berceau de la France chrétienne, servit de cible à la fureur des modernes vandales.

— Voici, dit-il, le sanctuaire national, que les Barbares ont voulu anéantir pour effacer le témoin de notre histoire glorieuse. Le grand écrivain allemand, pour tromper l'ennemi, a publié que les tours de Reims servaient de poste de T.S.F. et de plates-formes d'artillerie. Je jure, sur mon honneur, que les Allemands ont menti, et qu'aucune raison d'ordre militaire n'a justifié leur brutale destruction !

Le vice-amiral sir Arthur Leveson, visiblement ému, serre les deux mains du cardinal et, d'une voix forte, invite ses officiers à élever un triple hurrah en l'honneur du pontife, de qui le grand cœur recut autant de blessures que sa sublime cathédrale.

Et la triple acclamation retentit, formidable, devant le triple portail, aux suaves images émietlées par le fer et calcinées par l'incendie.

Le déjeuner et les toasts

Le marquis de Polignac avait invité à déjeuner les officiers de la marine royale britannique.

À la table d'honneur, aux côtés du cardinal Luçon, des amiraux et du général Duport, avaient pris place le marquis de Polignac, MM. Poincaré, de Perceval, Harcourt, Botz, etc.

L'issue du lunch, M. de Polignac, dans une courte allocution en anglais, a souhaité la bienvenue à ses hôtes et rappelé le mot historique du général Gouraud :

« Aussi longtemps qu'il y aura une bougie de champagne dans les caves de Reims, les Boches ne passeront pas ! »

Les Boches n'ont pas passé... et il est resté assez de vin de Champagne pour célébrer la victoire.

Et M. de Polignac lève son verre en l'honneur de la glorieuse marine britannique, collaboratrice de la victoire des Alliés.

L'amiral sir Arthur Leveson répond à ce toast, avec un humour charmant, qui ne nuit point à une exquise sensibilité. Il remercie le clergé, les autorités civiles et militaires de Reims de leur chaleureux accueil, félicite l'ignominie allemande, meurtrière de ce qu'il y avait, au monde, de plus sacré et de plus beau, adresse un hommage de sympathie aux Rémois dont les foyers sont dévastés, et lève son verre de champagne à la reconstitution prochaine de la cité héroïque.

Aux forts de la Pompelle et de Brimont

La pluie tombe à torrents, tandis que les automobiles, par les routes défoncées de la suprématie offensive allemande, emportent nos alliés vers le fort démantelé de la Pompelle.

L'horreur tragique de ce décor, chaos de craie, hérissé des débris sans nom de la bataille et planté de croix funéraires, est indécible.

De tous côtés, jusqu'aux confins de l'horizon, se déroule le panorama monotone des tranchées, aux piquets de fils de fer barbelés, aux arbres étêtés ou déracinés, aux talus blanchâtres où pousse une herbe rare et qui semble une lèpre de moisissure.

Ici se déroule l'épopée, dit un général français aux amiraux anglais, qui, stupé-

faits, se découvrent, et saluent cette terre, blessée à mort, où dorment tant de héros.

Avec une imprudence qui n'est, heureusement pas de suites funestes, de jeunes midships déterrent, du bout de leur canot, des obus et des grenades non éclatés. Un engin détone à quelques mètres d'un groupe d'officiers, sans atteindre personne. L'incident ne ralentit pas l'ardeur des chasseurs de « souvenirs ».

Le cortège d'auto se reforme et se dirige vers le fort de Brimont, où, pendant quatre années, les Allemands se cramponnèrent et d'où ils purent, à loisir, foudroyer Reims de leur artillerie lourde.

Le chef de bataillon de Cussac, du haut de la butte de Brimont, résume, en une causerie stratégique, les luttes dont le secteur de Reims fut le sanglant théâtre.

La pluie redouble de violence. Les chasseurs de « souvenirs », de plus en plus imprudents, s'égarent dans les casemates de la forteresse, où l'on en oubliera quelques-uns, qu'il faudra venir rechercher.

Il est l'heure du retour à la gare, où attend le train spécial qui doit ramener les officiers de marine à Paris.

Seuls, les amiraux restent à Reims. Le soir, cette nuit, à Verdun, où les attendent d'autres spectacles de la guerre, non moins tragiques et sublimes.

Et l'un d'eux nous résume ainsi ses impressions en termes vigoureux :

— Ces Boches sont de damnées bêtes brutes. Ce que nous venons de voir nous a profondément émus. La France, avec de si cruelles cicatrices, nous semble plus glorieuse et nous est plus chère. Nous dirons, en Angleterre, ce que nous avons ressenti devant Reims ravagée. Puissent tous les compatriotes venir en pèlerinage sur cette terre des morts, pour apprendre, comme nous, à mieux vous aimer et à mieux vous comprendre !

Marcel PAYOT.

AU 3^e CONSEIL DE GUERRE

DES GÉNÉRAUX ONT DÉPOSÉ HIER

M. Albert Thomas, ancien ministre de l'Armement, et l'amiral Fournier ont été également entendus.

L'audience d'hier fut divisée en deux parties : l'une consacrée aux témoins de M. Charles Humbert, l'autre aux témoins du capitaine Ladoux.

M. Albert Thomas, ancien ministre de l'Armement, parle de l'œuvre de M. Charles Humbert dans la presse et au Sénat.

M. Humbert a rapporté un nombre considérable de questions ; il y a dans ses rapports des erreurs, des injustices, que je n'ai pas à relever ici ; mais quand je considère dans son ensemble l'œuvre du rapporteur, je dis qu'elle a été considérable et utile. La campagne du *Journal* a été aussi parfois injuste, mais elle a été nécessaire. Il y a eu entre M. Humbert et moi des difficultés, une rupture même. C'est d'autant plus un devoir pour moi de rendre hommage à son labeur.

Après avoir dit qu'il donna à Lenoir une mission en Suisse, sur la demande de M. Humbert, l'ancien ministre de l'Armement déclara que le capitaine Ladoux a rendu des services considérables.

C'est par lui, dit-il, que nous avons connu le danger que l'ennemi voulait faire courir à nos usines.

Le général Hirschauer, gouverneur de Strasbourg, dépose en ces termes :

— La campagne de M. Humbert fit à l'égard de la meilleure impression. Les hommes, en voyant passer les gros obus, disaient fréquemment : « C'est le gros Char » les qui passe.

La déposition terminée, M. de Moro-Giafferi leva et dit :

— Avant que le gouverneur alsacien de l'Alsace française se retire, mes confrères me permettront d'exprimer en leur nom l'émotion et le respect que sa présence nous fait éprouver.

Le gouverneur de Strasbourg s'inclina et se retira. Il est remplacé à la barre par le général Anthoine, dont la déposition se résume ainsi :

— Dans l'armée, Humbert a été le précurseur de l'Union sacrée. Par son œuvre d'avant-guerre, il a bien servi la France. Quant à sa campagne : « Des canons ! Des munitions ! », elle répondait au vœu des combattants.

Le général Pollachi, qui a connu M. Humbert au régiment, vient lui apporter un témoignage d'estime et d'affection :

— Humbert est un grand patriote qui je veux assurer de toute mon affection, et j'espère que vous lui rendrez la liberté, qui lui permettra d'assister au défilé de cette victoire dont il a été un des grands artisans.

Le général Tissier, ancien chef d'état-major du gouverneur de Paris, déclare :

— M. Humbert est des premiers qui aient compris qu'une armée ne peut se battre contre une autre qu'avec des armes de même nature. Humbert mettra son nom à côté de celui du colonel Stoffel.

Le capitaine Mornet interrompt le témoin par cette question :

— Savez-vous de quoi est accusé M. Charles Humbert ?

— Ce qui lui vaut cette réplique : « Oui, j'ai lu l'acte d'accusation ; il ne m'a pas convaincu. »

— N'avez-vous pas été ému par le fait que l'argent allemand lui a passé deux fois entre les mains ? C'est toute l'affaire.

Cette fois, c'est M. de Moro-Giafferi qui répond :

— C'est toute l'affaire ! Et dans votre

AMATEURS PHOTOGRAPHES
Aux Etablissements PHOTO-BOURSE vous trouverez les meilleurs appareils pour : Photographie, Cinéma, Projections, etc., et nos intéressantes spécialités.

S'adresser aux
Etablissements PHOTO-BOURSE
3, rue de la Bourse
(Entrée des Magasins face à la Bourse)
Développement et tirage en 48 heures
English spoken. — Téléphone : Central 38-52.

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATIN

LE CONFLIT DE L'ADRIATIQUE

"UNE DÉCISION DOIT ÊTRE BIEN RÉFLÉCHIE" A DÉCLARÉ M. ORLANDO AU PEUPLE DE ROME

Il a ajouté qu'il ne lui cachait pas le danger de cette heure très grave; mais il a conclu, au milieu des acclamations de la foule enthousiaste, par ces paroles: "L'Italie ne périra pas".

ROME, 26 avril. — A son arrivée à la gare, devant l'accueil de la foule, M. Orlando l'a harangué.

Il a dit que ce n'était pas l'heure des phrases. — Devant le monde qui nous juge, nous devons avoir une fermeté consciente, calme et sereine. Il y a deux questions: la première est de savoir si le gouvernement et la délégation italiens ont interprété fidèlement la pensée et la volonté du peuple italien. (Applaudissements, cris unanimes.)

« Je n'en ai jamais douté, car je connais l'âme du peuple, mais il fallait une confirmation, la voici. (Applaudissements.)

« A Paris, déjà, nos ouvriers ont abandonné leur travail, pendant ainsi le salaire de leur journée, et sont venus témoigner de leur solidarité avec le gouvernement.

« Aux frontières, une pauvre femme en deuil, ayant perdu un de ses fils à la guerre, et en ayant un autre aux armées, me dit: « Je suis avec vous. » (Applaudissements chaleureux. M. Orlando a les larmes aux yeux.)

Ensuite, à Turin, à Alexandrie, à Gênes, partout la foule se pressant autour de nous, nous encourageant à partir. Maintenant Rome consacre notre œuvre. La première question est résolue.

« La seconde question est d'évaluer la gravité de la situation, mais je ne vous demande pas une réponse immédiate. Nous ne considérons pas maintenant ce qui peut arriver de mieux et de plus désirable à notre Italie, dont l'attitude juste et digne a provoqué l'admiration des deux mondes. Nous devons montrer que nous avons évalué le pire.

« Après quatre années d'indélicables privations et sacrifices, nous ne pouvons nous trouver devant de nouveaux sacrifices et privations. En ce moment, l'Italie est prête et grande plus que jamais, plus qu'en mai 1915. (Orations.)

« Une décision doit être bien réfléchie. Le ravitaillement nous manque, mais l'Italie qui connaît la faim ne connaît jamais le déshonneur. (Applaudissements très vifs.)

« Je ne vous cache pas le danger de cette heure grave. (Cris: Nous tiendrons tête à tout!) et suis au milieu de vous comme un frère parmi des frères et comme un chef prêt à vous obéir et à suivre la volonté du peuple.

« Nous pourrions nous trouver seuls, mais il faut que l'Italie soit unie et ait une seule volonté.

« L'Italie ne périra pas. »

La fin des paroles de M. Orlando est saluée d'applaudissements très longs. La foule fait une ovation à M. Orlando, au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Des cris retentissent: « Vive Orlando! Vive Fiume, la Dalmatie! Vive l'Italie! »

L'auto transportant le président du Conseil a mis trois heures pour parcourir le trajet de la gare au Quirinal, au milieu d'acclamations frénétiques.

Lorsque la voiture arriva sur la place du Quirinal, la famille royale se présenta sur le balcon. M. Orlando et le général Diaz, debout dans leurs voitures, saluèrent le roi, qui répondit au milieu des ovations de la foule immense acclamant l'Italie, le

roi, M. Orlando, M. Sonnino et le général Diaz, la ville de Fiume et la Dalmatie.

M. Orlando et les autres personnages qui l'accompagnaient se rendirent auprès du roi. Les souverains vinrent ensuite sur le balcon pour remercier la population de Rome.

Très lentement, au milieu du plus grand enthousiasme, la foule se dispersa.

Il est à remarquer que la foule a gardé, dans son émotion, la plus grande dignité; elle a acclamé chaleureusement le peuple américain.

Le parti socialiste s'est également associé à cette manifestation. M. Bissolati, confirmant son récent discours de Milan, a tenu à envoyer, par dépêche, sa conviction que Fiume italienne devait faire retour à la mère patrie.

A Venise

ROME, 26 avril. — On télégraphie de Venise:

Une grandiose manifestation en faveur de la réunion de Fiume à l'Italie s'est déroulée hier. Un imposant cortège, dans lequel étaient représentées les principales villes de Venétie, d'Istrie et de Dalmatie, a parcouru la rue Schiavoni et est entré dans le palais ducal, où des discours furent prononcés.

Un télégramme de M. Clemenceau à M. Luzatti

ROME, 26 avril. — M. Luigi Luzatti, ancien président du Conseil italien, a reçu de M. Clemenceau la dépêche suivante:

« Monsieur Luigi Luzatti, Rome.

« Vous ne pouvez pas douter, mon cher et illustre ami, que je ne sois animé envers l'Italie des mêmes sentiments que vous envers la France, car je me souviens de les avoir manifestés aux plus mauvais jours. Ce n'est pas à l'heure de la signature de la paix qu'il pourra être question de mécomptes ou engagements réciproques. La politique française n'est pas « celle des chiffons de papiers... »

« Votre ami sincère et dévoué, »

« GEORGES CLEMENCEAU. »

La C.G.T. et M. Wilson

La commission administrative de la C.G.T. a tenu, hier matin, une réunion extraordinaire motivée par les incidents qui viennent de se produire à la Conférence de la paix.

Après examen de la situation et des déclarations de MM. Wilson et Orlando, la commission administrative a décidé d'adresser une lettre ouverte au président des Etats-Unis pour le féliciter de sa ferme attitude en face des annexions qui se manifestent au sein de la Conférence.

Elle a, en outre, décidé de demander à la C.G.T. italienne son sentiment sur les incidents diplomatiques et les faits qui en sont l'origine.

Une délégation s'est rendue hier soir auprès du président Wilson pour lui remettre la lettre.

AVANT VERSAILLES

M. FEHRENBACH EXPOSE LA LIGNE DE CONDUITE DES DÉLÉGUÉS ALLEMANDS

Il qualifie de ridicule l'idée d'une restauration de la famille des Hohenzollern.

BALE, 26 avril. — On télégraphie de Fribourg-en-Brisgau:

« A l'occasion du Congrès des Sociétés de prévoyance sociale, M. Fehrenbach, président de l'Assemblée nationale de Weimar, a exposé la ligne de conduite que compte suivre le gouvernement allemand: »

« Si nos prisonniers sont gardés en captivité, si le blocus n'est pas levé, si le bassin de la Sarre est livré aux chauvins, si les Français, et Dantzig à la Pologne, nous ne signerons pas, car nous ne sommes pas un peuple d'esclaves, qui peut accepter n'importe quelle paix. »

« Parlant ensuite de la politique intérieure, M. Fehrenbach a dit: « A l'heure actuelle, on ne saurait envisager sans risque une restauration des Hohenzollern. »

« Quant au rattachement de l'Autriche à l'Empire, le président de l'Assemblée nationale considère que le moment n'est pas opportun pour entreprendre, à Vienne, une action dans ce sens. »

Après la mort de la comtesse de Paris

MADRID, 26 avril. — Une messe a été célébrée aujourd'hui dans la chapelle du palais royal pour le repos de l'âme de la comtesse de Paris.

La famille royale entière assistait à cette cérémonie.

Le corps de la défunte sera transporté à Londres, à bord d'un contre-torpilleur espagnol.

Les championnats de boxe de l'armée américaine

Voici les résultats des championnats de boxe de l'armée américaine disputés hier soir au Cirque de Paris.

Poids plumes. Asher bat Schreiber par knock out en 7 reprises; **poids légers.** Martin bat Kayser en 10 reprises; **poids moyens.** le nègre Patterson bat Graham en 10 reprises; **poids mi-moyens.** Tunney bat Ted Jamison en 10 reprises; **poids welters.** Kleck bat Johnny Summers après 3 reprises supplémentaires.

Le mystère de Gambais

Il sera procédé, mardi prochain, à différentes constatations dans la « Villa du Mystère », à Gambais, où sera conduit Landru, que le réquisitoire du procureur de la République inculpe d'assassinats, de vols et de recel avec complicité.

Landru, qui a choisi pour défenseur M. Vincent de Moro-Giafferi, sera ramené mardi de Gambais à Paris pour être incarcéré à la prison de la Santé.

NOUVELLES BRÈVES

Hier soir, au Cercle français de la Presse étrangère, les journalistes chinois chargés de suivre les travaux de la Conférence de la paix, ont donné un banquet en l'honneur de la presse française et étrangère. M. Hoo-Wol-Teh, ministre de Chine à Paris, présidait.

LES CONTES D' "EXCELSIOR"

LE RETOUR A L'ANCIEN FOYER

par ABEL HERMANT

Jacques Prieur avait fait son devoir pendant la guerre: ce n'est pas une originalité. Il n'avait été blessé que deux fois, légèrement. Sa croix de guerre était chargée d'une palme et de deux étoiles. Bien entraîné, il n'avait point trop souffert des fatigues de la campagne. Une seule restriction lui avait été vraiment pénible: il était revenu de Londres à la première nouvelle de la mobilisation, et depuis le 1^{er} août 1914 il n'avait pu y remettre le pied.

Or, il croyait, avant la guerre, qu'un homme de son caractère et de son tempérament ne saurait vivre qu'à Londres et, le dimanche, aux environs. Il avait loué une garnison dans Saint-James street et il y passait la plus grande partie de l'année. Il avait épousé, à Tylehurst sur la Tamise, miss Sarah Ellington. Il avait divorcé à Londres, et, peu après, renoué à Tylehurst les relations les plus agréables avec son ancienne femme, qui était devenue celle de son meilleur ami. Quatre années de vie héroïque n'avaient point effacé de tels souvenirs. Chaque fois qu'il obtenait une permission, il se disait: « Comme j'aimerais mieux la prendre à Londres ou à Tylehurst qu'à Paris! » Mais on ne donnait point de permission aux soldats français pour la Grande-Bretagne. Jacques songeait en soupirant que, même pendant la guerre, le métier militaire est fait de grandeur et de servitude.

Le jour qu'il fut démobilisé, il rentra au domicile de ses parents sans aucun plaisir. Il n'avait pas le sentiment d'être de retour. Il se disait, pour se consoler: « C'est une irie, une station, la gare régulatrice; quand irai-je à Londres? » Mme Prieur, sa mère, vint le border dans son lit. Mme Prieur est une mère moderne, et se flatte d'avoir traité son fils comme un homme dès l'âge de huit ans. Elle ne s'avise point qu'elle n'a pas changé de façons depuis cette époque, et le traite, en conséquence, à trente ans, comme un gamin. Les attentions de Mme Prieur laissent Jacques indifférent. « Mes affaires, se disait-il en fermant les yeux, me rappelleront à Londres bientôt. Il n'est que temps que la vie économique reprenne. »

La vie parisienne ne l'intéressait aucunement. Il crut devoir, par une sorte de condescendance, goûter à tous nos pauvres plaisirs. Il vit, au théâtre, tout ce qui est à voir; cela lui prit juste huit jours. Il dina dans tous les grands cabarets, et cela, du moins, lui coûta horriblement cher. Mme Prieur (qui depuis sa plus tendre enfance lui laisse toute liberté) lui disait chaque fois, avec aigreur:

— Tu dînes encore en ville? Tu nous plaques?

— Oui, maman, répondait Jacques d'un air respectueusement excédé.

Puis il se procura un passeport, et Mme Prieur, faisant irruption dans sa chambre, le trouva qui préparait avec amour sa valise.

— Tu pars! s'écria-t-elle. Encore!

— Oui, maman, dit Jacques.

Il partit. En route, il eut peu de sensations, ce n'est pas son genre. Il n'était pas même fort ému. Il avait une façon machinale de voyager, qui, d'ailleurs, ne lui déplaisait point, car elle lui témoignait la fidélité de son habitude. Il eut la surprise fâcheuse de ne trouver aucun hansom ni aucun motor-car à Charing-Cross; mais il fit réflexion que c'était à good chance, car justement il préférait d'aller chez lui on foot. Sa valise n'était pas lourde. Il avait cependant hâte de s'en débarrasser, et fut tout droit à Saint-James street, d'un bon pas, sans regarder à droite ni à gauche. « Je flânerai, se disait-il, tout à l'heure. » Il pénétra dans son logis sans rencontrer âme qui vive, mais il avait la clef. Il déposa sa valise dans un coin du hall (long de deux mètres, large à proportion), et ressortit tout aussitôt.

Il fit alors exactement la promenade que naguère il faisait chaque jour et n'avait point

faite depuis quatre ans et demi. Il prit une traverse qui le mena dans Jernyn street, d'où il remonta brusquement vers la gauche par une petite rue de province, et déboucha dans Piccadilly vis-à-vis l'hôtel du même nom. Il poussa jusqu'au Quadrant, où il fit cent mètres en montant, sur le trottoir de gauche, puis il redescendit, par le trottoir de droite, à Piccadilly Circus. Il en fit le tour, s'arrêta devant tous les étalages, lut et reconnut les enseignes, et conclut de cet examen que la guerre n'a heureusement rien changé à la physiologie de Londres. Il lut aussi les écriteaux qui brandissent à tous les carrefours de placides vieillards, où sont annoncées les adresses de divers établissements hydrothérapeutiques. Cette vue lui suggéra une association d'idées. « Tiens! se dit-il, je vais rentrer à la maison prendre mon bain. »

Comme il traversait la rue, il vit de la lumière aux trois fenêtres de son appartement, et pensa que la logeuse, trouvant sa valise dans le hall, était déjà informée de sa venue. Il ouvrit la porte et entendit un grand bruit d'eau. « Ah! se dit-il, tout attendu, ces Anglais! Quel plaisir! Elle a deviné que mon premier soin serait de me baigner, et elle prévient mes désirs. » Il alla droit à la salle de bain: les robinets ne coulaient plus, et il vit d'abord, installé dans sa baignoire, son meilleur ami, Eddy, le mari de sa femme.

Jacques Prieur était un Français trop Anglais pour marquer le moindre étonnement, mais il n'essaya point de dissimuler sa joie sincère.

— Je suis très content de vous voir sauf, dit-il.

— J'ai, en effet, échappé, bredouilla Eddy, un peu gêné. Je vois, vous aussi?

— Oui, dit Jacques.

Il ajouta, mais pour dire quelque chose plutôt que par curiosité:

— Comment êtes-vous ici?

— Excusez-moi, dit Eddy en rougissant jusqu'aux oreilles. Je suis venu passer quelques jours à Londres, laissant à Tylehurst ma chère... votre... enfin notre chère Sarah. Il est très difficile de trouver un logement. Alors, j'ai pris le vôtre, qui me paraissait vacant.

— C'est très naturel, dit Jacques.

— Je vous remercie beaucoup, dit Eddy... Vous diriez-vous être assez aimable pour me donner le peignoir qui est pendu?

Eddy s'empressa de sortir du bain, de vider la baignoire et de la remplir. Tandis que Jacques Prieur s'y plongeait, il revêtit son evening dress et dit:

— J'espère que vous êtes libre ce soir et pourrez m'accompagner dans un théâtre?

— Je le ferais volontiers, répondit Jacques, mais ne songez-vous plus que c'est aujourd'hui samedi et que les théâtres sont clos?

— Réellement, je n'y songeais plus, reparut Eddy. Je vous demande pardon.

Après une longue pause et une méditation profonde, il reprit, en rougissant:

— Puisque c'est aujourd'hui samedi, cher, cher Jacques, c'est demain dimanche. Je dois donc aller à Tylehurst. Refuserez-vous de m'y accompagner?

— Non certes! s'écria Jacques Prieur. Ils dînèrent ensemble, et, aussitôt après dîner, Jacques se mit au lit, sous prétexte qu'il était fatigué du voyage, mais en vérité pour que l'aube prochaine vint plus vite.

Il crut poursuivre un rêve, le lendemain, quand il reconnut la petite gare de Tylehurst et, après une course de quelques minutes, le merveilleux jardin rose et bleu des Ellington, de l'autre côté de la rivière. « Cette fois, se dit-il, c'est bien le retour. » Cependant, Sarah ne guettait point son arrivée, comme jadis, de l'autre bord, ainsi qu'au sommet de sa tour. Héro guettait l'arrivée de Léandre. Mais Jacques Prieur, qui a l'esprit juste, pensa qu'elle ne le guettait point parce qu'elle ignorait qu'il dut venir, et qu'il aurait la joie de la retrouver sur le banc où jadis il l'avait pressée si souvent entre ses bras. Il se dirigea de ce côté, et Eddy eut la discrétion de l'y laisser aller seul.

Sarah était assise sur le banc de pierre et semblait l'attendre, quoiqu'elle ne sût pas qu'il viendrait. Elle ne marqua aucun étonnement. Il s'assit près d'elle et ne put se défendre de garder les mains de la jeune femme entre les siennes.

— Sarah chère, murmura-t-il, je ne puis croire qu'il y a eu la guerre...

— Elle répondit avec simplicité:

— Réellement, il y a eu la guerre, puisque mes deux frères ont été tués en France.

Abel HERMANT.

A LA FOIRE DE PARIS

Le diorama de l'usine André Citroën

L'usine ANDRÉ CITROËN fait, à la Foire de Paris, une exposition des plus originales, à la fois par ce qu'on n'y verra pas et par ce qu'on y verra.

On n'y verra pas d'automobiles. Les constructeurs parisiens ont décidé de ne pas exposer de voitures cette année, et, dans le hall de l'Auto, l'usine ANDRÉ CITROËN se borne à exposer les échantillons de tubes étirés sans soudure et d'acier rapide qu'elle fabrique avec tant de succès.

Mais on y verra, dans un pavillon spécial, toute une usine de guerre en miniature. Un diorama merveilleusement construit, grâce à des artistes comme MM. Fournier, Lelong et Maréchal, montre les aspects les plus caractéristiques de la grande usine du quai de Javel, au temps où elle fabriquait des obus.

Bâtiments, matériel, personnages, perspectives, tout est si fidèlement reproduit et à une échelle si parfaitement étudiée que le spectateur a la plus complète illusion de réalité qui soit possible.

Ce diorama restera comme un document unique pour l'histoire de la guerre et de l'industrie de guerre.

MANUFACTURE DE BISCUITS

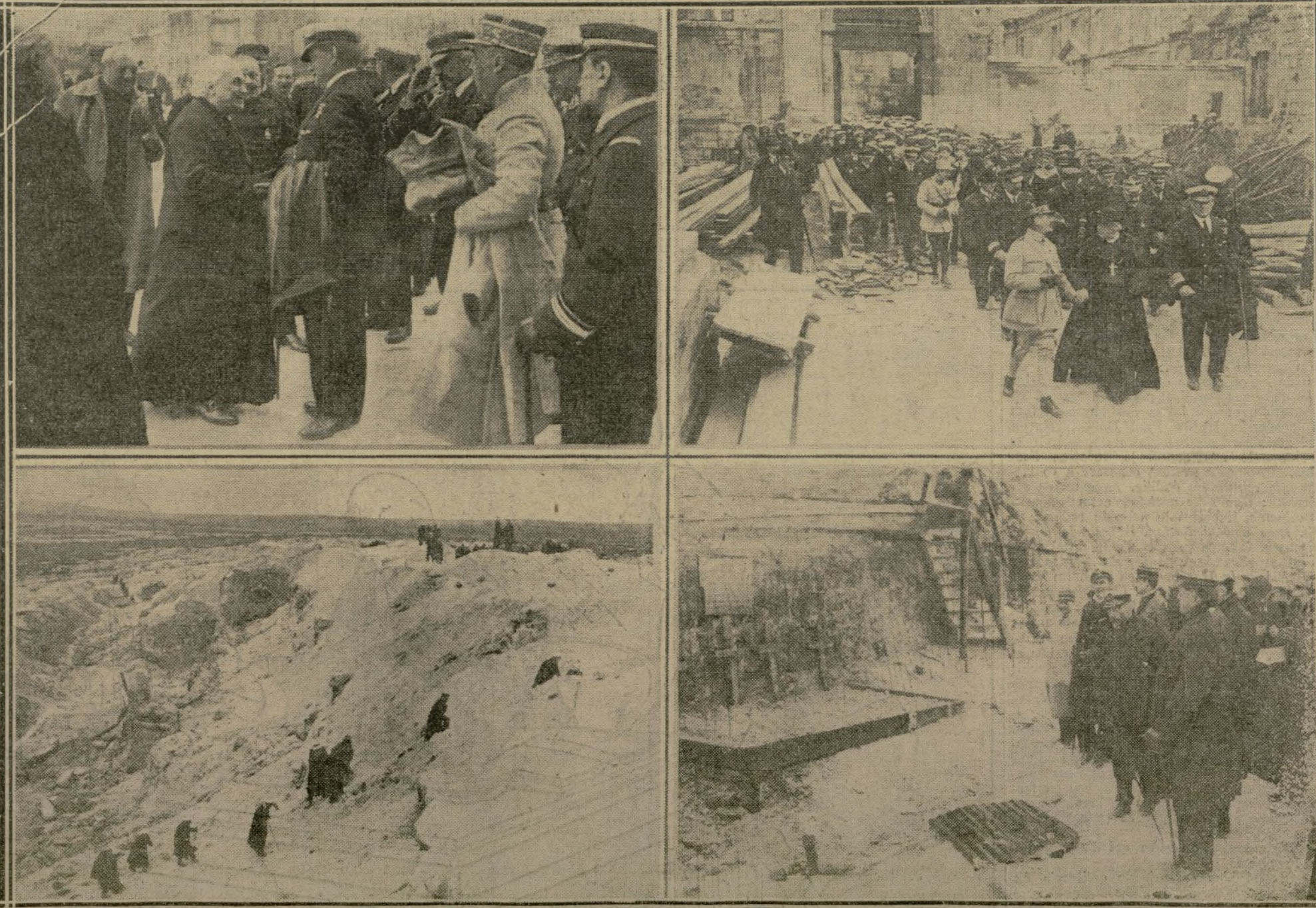
Production 2.500 kilos par jour. Superf. 2.500 mq. permettant agrandissement; machines et outillage des plus modernes; situation privilégiée pour exportation. A vendre facilités de paiement acquiescent présentement. Ne pas écrire sans sérieuses références. Concours assuré du vendeur. — LEMPEUR, Cotte.

LINGE AMÉRICAIN HYATT

Cela, Manchettes, Plastrons... La plus ancienne Marque Française SUPPRIME LE BLANCHISSAGE Se nettoie instantanément. En Vente partout. — Exiger la marque HYATT

LA VISITE DES MARINS BRITANNIQUES A REIMS ET A LA POMPELLE

Photographies prises, hier après-midi, par l'envoyé spécial d' "Excelsior".



En haut, de gauche à droite: 1. L'amiral Leveson serrant la main du cardinal Ligon (à droite, le général Deport); 2. Les visiteurs sortant des ruines de l'archevêché. — En bas, de gauche à droite: 1. La visite des vestiges du fort de la Pompelle; 2. L'amiral Leveson saluant les tombes des soldats tués au fort de la Pompelle.

Ayuntamiento de Madrid

Lord Derby reste à Paris

LONDRES, 26 avril. — Le Liverpool Courier dit d'appréhender de très bonne source que le bruit qui court et qui laisserait croire que lord Derby se démettrait de ses fonctions d'ambassadeur de Grande-Bretagne en France est entièrement dénué de fondement.

L'amiral américain Gleaves promu commandeur de la Légion d'honneur

Le vice-amiral A. Gleaves, de la marine des Etats-Unis, a été reçu, hier après-midi, par le ministre de la Marine, qui, en présence du chef d'état-major général et des officiers de l'état-major, lui a remis les insignes de commandeur de la Légion d'honneur.

L'amiral Gleaves commandait l'escadre des croiseurs américains qui a contribué de manière si brillante et si efficace à la protection des convois au travers de l'Atlantique.

Dans la Légion d'honneur

Sont promus au grade d'officier de la Légion d'honneur:

Le chef d'escadron d'artillerie Pigeaud; Les capitaines de Lubersac, du 9^e régiment d'infanterie, et Clermont, du 50^e régiment d'artillerie d'assaut.

Un meeting de fonctionnaires

La Fédération nationale des fonctionnaires et l'Union des travailleurs de l'Etat invitent tous leurs adhérents à assister au grand meeting qui aura lieu demain, à 20 heures, à la Bourse du travail.

Orateurs inscrits: Jouhaux, secrétaire de la C.G.T.; Gervaise, Butoux, Glay, Métauer, Coudert, Oualid, Richet.

Ordre du jour: protestation contre le retard apporté au vote et au paiement de l'avance exceptionnelle sur les traitements; relèvement immédiat des traitements; droit syndical.

On ouvrira demain de nouvelles baraques Vilgrain

Le ministère du Ravitaillement fera ouvrir, demain lundi, les baraques suivantes: Charonne, avenue Ledru-Rollin, entre le passage Charles-Dallery et rue de Charonne; angle de la rue du Buisson-Saint-Louis et de la rue Saint-Maur, rue de Charenton, place d'Alleray, rue de l'Ermitage, parallèlement à l'établissement de bains; place de l'Argonne, pont Mirabeau, rue de Billancourt, 35; carrefour de Picpus et de l'avenue de Saint-Mandé, avenue Georges-V au coin de la rue Pierre-I^{er}, angle des rues de Tolbiac et du Chevaleret, rues Bergère et Sainte-Géode, adossée au mur du Conservatoire; église d'Auteuil, au pied de l'église

COMPTABILITÉ 53 Rue de Rivoli

PIGIER Tel. GUTENBERG 44.65

MARIAGES

Ainsi que nous l'avons annoncé, le mariage de miss Carnegie, fille unique de M. Carnegie, avec M. Roswell Miller, enseignant de la marine américaine, a été célébré le 22 avril, à New-York.

M. Roswell Miller est un jeune officier remarquable et de grand avenir. Son union avec miss Carnegie consacre une inclination très



M. ROSWELL MILLER
qui vient d'épouser miss Carnegie

vive qui dure depuis plusieurs années. M. et Mme Roswell Miller doivent se rendre cette année en Écosse, dans la superbe demeure que M. Carnegie a offert à sa fille à l'occasion de son mariage.

En l'église Saint-Pierre de Chaillot a été célébré, hier, le mariage du vicomte Jean de La Masselière, fils du comte Elie de La Masselière et de la comtesse, née de Verdilhac, avec Mlle de Mont de Rezé, fille du vicomte de Mont de Rezé et de la vicomtesse, née de Frédy. La bénédiction nuptiale a été donnée par l'abbé Colombel, curé de Saint-Jean-Baptiste de Grenelle, ami de la famille du marié.

Les témoins du marié étaient : le vicomte de La Masselière et M. de Verdilhac, ses oncles ; ceux de la mariée : le comte de Mont de Rezé et la vicomtesse Charles de Chabot.

Le mariage de Mme Journeaux-Billois avec M. Roger Delacour vient d'être célébré dans la plus stricte intimité en raison d'un deuil récent.

Les témoins de la mariée étaient : M. Emile Fabre, directeur de la Comédie-Française, et M. Georges Rieu ; ceux du marié : M. Joseph Barjon et M. Adrien Dautier.

Mardi 22 avril a été célébré, à l'hôtel de ville de Saintes (Charente-Inférieure), le mariage de Mlle Elisabeth Ferrand, fille de l'avoué, président de la Chambre des Avoués de Saintes, et de Mme, née Julia Sauvier, avec M. Maurice Ranson, fils de M. Henri Ranson, notaire, président de la Chambre des Notaires, à Maronnès, et de Mme, née Suzanne Richard. La bénédiction nuptiale leur a été donnée le même jour, à 16 heures, au temple de l'Eglise Réformée Évangélique de Saintes, par le pasteur Pierre Durand-Gasselin.

Le mariage de M. François Prévost, de la Banque Claude-Lafontaine, Prévost et Cie, avec Mlle Yvonne Potoine, fille de M. J. Potoine, industriel, et de Mme, née David, a été célébré dans la plus stricte intimité, le 24 avril, en l'église Notre-Dame de Bon-Secours, à Trouville.

Le Comité France-Amérique fait savoir qu'il n'y aura pas à Las Palmas (Iles Canaries) d'exposition d'autographes, ainsi que cela a été annoncé.

Un grand dîner de quarante-six convives a été donné, avant-hier, par le colonel et Mme House, en l'honneur de S. Exc. l'ambassadeur des États-Unis et de Mme H. C. Wallace. Parmi les convives :

S. Exc. l'ambassadeur d'Angleterre et lady Derby, S. Exc. M. Quinones de Leon, le ministre de Roumanie et Mme Antonesco, marquis et marquise de Polignac, colonel et Mrs Harjes, M. et Mme R. Lansing, M. et Mme Hyman, vicomte Chinda, sir Robert Borden, lady Paget, baron Malcom, comtesse de Rong, lady Victoria Primrose, général et Mrs Spears, général Haris, Mrs W. B. Leeds, M. et Mrs Scott, général Smith, lady Hood, Mrs Joseph Willard, major Henry Whitehouse, M. Herbert C. Hoover, M. R. W. Bliss, colonel T. Bentley Mott, M. Henry White, M. Harrison, capitaine Bullock, M. Van Allen.

Une grande réception eut lieu après le dîner.

NAISSANCES

Mme Lucien Roses, née Broussard, vient de mettre au monde un fils : Alban.

Mme Jean Oriou de La Porte, née Le Roux de Bretagne, est mère d'un fils : Alain.

DEUILS

Le président et les membres de l'Auto-mobil-Club de France feront célébrer, le mardi 29 avril, à 10 h. 30, en l'église Notre-Dame des Victoires, un service à la mémoire des membres du club et du personnel du cercle morts pour la France.

Hier matin ont été célébrées, en l'église de la Rédemption (rue Chauchat), les obsèques de la baronne de Berckheim, née Jauchart.

Le deuil était conduit par le général baron de Berckheim et le baron Théodore de Berckheim, fils de la défunte, et par tous les autres membres de la famille.

Nous apprenons la mort :

Du comte Lecoq, qui a succombé à Poitiers, âgé de vingt-quatre ans ;

De M. Henri Ledue, consul général de France, chevalier de la Légion d'honneur et de l'Ordre de Léopold de Belgique ;

De M. André Papadimitriou, qui fut pendant longtemps ministre de Grèce à Bucarest et La Haye.

BIENFAISANCE

Mrs Donald Harper, trésorière de la Société de secours aux églises de France dévotées, s'est embarquée à New-York pour la France, pour régler les détails de l'affectation de la souscription de cinq millions de dollars recueillis en Amérique par la Société. Mrs Harper verra à Paris S. E. le cardinal Amette.

UN PROBLÈME RÉSOLU

Les démobilisés ont intérêt à demander le paiement immédiat de leur prime de démobilisation en Bons de la Défense nationale à un an, puisque « Le Bon Génie », 6 et 8, rue de la Douane à Paris, les leur rembourse sans déduction d'intérêts, moitié en espèces, moitié en marchandises. Notice et Catalogue Nouveautés et Ameublement franco.

En 48 heures nos braves Poilus démobilisés obtiennent à des prix spectraux les vêtements exécutés sur mesure par Paris-Tailleur, 3, Rue du Louvre.

UN très intéressant Congrès s'est tenu cette semaine en Sorbonne. Treize « sections » de travail ! Ni plus ni moins. Sujet : la réorganisation économique, hygiène, alimentaire, scolaire et morale des régions libérées. Parmi tant de questions, dont la seule énumération remplirait une brochure, j'en ai noté une toute petite, au passage, qui m'a frappée, parce qu'elle est, sous son air modeste, une très grosse question.

Un congressiste, au cours d'une séance présidée par le savant économiste Charles Gide, a demandé « s'il ne serait pas possible de prévoir — dans les maisons à construire en France libérée — la création de cuisines collectives, grâce auxquelles seraient évités, dans les ménages, bien du gaspillage et du temps perdu. »

Voilà des années que cette idée me trotte dans l'esprit, et je crois qu'elle contient, en effet, la solution d'un des problèmes domestiques les plus importants dont puisse se préoccuper un ménage.

La difficulté de trouver des serveurs et de se les attacher est de plus en plus grande. J'ai une amie qui, depuis plusieurs mois, fait sa cuisine elle-même ou prend ses repas à l'hôtel (Dieu sait à quel prix), à cause de l'impossibilité où elle est de trouver une cuisinière qui sache son métier et à côté de qui la vie soit possible. Je ne dis pas que la cuisinière ait toujours tort et que la maîtresse de maison soit une personne sans défauts. Je dis seulement que nous nous dirigeons vers un état social (meilleur ou pire, je n'en sais rien) où il deviendra de plus en plus malaisé, dans les familles, de tenir, de diriger des domestiques, et de les satisfaire.

J'imagine donc très bien ceci : la cuisine collective, installée à l'intérieur d'un immeuble et dont la clientèle serait constituée par les locataires de la maison et, au besoin, d'un ou deux immeubles voisins. Ce serait le régime du « restaurant chez soi ».

Dans les maisons ouvrières, où la ménagère est obligée de préparer elle-même ses repas, la « cuisine collective » rendrait de tels services que l'organisation en sera, je crois, facile, partout où on voudra l'essayer. Elle présenterait beaucoup plus de difficultés dans les maisons bourgeoises, où, d'un étage et d'un appartement à l'autre, les goûts, les conditions, les arrangements de vie diffèrent. Néanmoins, même de ce côté-là, n'y a-t-il pas quelque chose à tenter ?

SONIA.

Les plumes de la paix

Celles du traité de paix de 1856 sont, dit-on, entre les mains de l'impératrice Eugénie. Deux autres, qui avaient servi à signer le traité d'Amiens, furent vendues, en 1825, 6.250 francs pièce.

Mais, quand sera signée la paix qui vient, — la plus grande paix du monde, puisqu'elle arrive à la suite de la plus grande guerre — que fera-t-on des plumes employées par les hommes d'État ? Ne seraient-ils pas justes de conserver au Louvre la plume d'or que détiennent déjà M. Clemenceau, et de déposer dans les musées nationaux respectifs celles qui auront servi aux diplomates des autres pays ?

Le Tigre et le Cardinal

Où, par qui, et comment se renouèrent, après une petite bouderie de plusieurs années, les relations — concordataires pour l'Alsace et la Lorraine — entre l'Eglise et l'Etat ?

Au chevet du Tigre blessé, S. Em. le cardinal Amette était venu apporter ses félicitations et ses vœux de prompt rétablissement à M. Clemenceau.

Je suis content de vous voir, lui dit le Tigre. Le clergé a été tout à fait chic durant la guerre... Tellement chic, que moi, vieux anticlérical, j'en ai été tout retourné...

Et comme le cardinal lui parlait de la situation difficile des évêchés alsaciens-lorrains, par tous leurs concordataires.

Eh ! fit M. Clemenceau, avec sa vivacité coutumière, nommez qui vous voudrez, nous ratifierons !

Mais, monsieur le président, ce n'est pas moi qui peux nommer des évêques, mais le pape...

Bon ! Que le pape les nomme...

Mais, monsieur le président, d'après le Concordat, il ne peut le faire que sur désignation des candidats par la République...

Entendez-vous avec lui et faites votre choix. Je n'en ramène à vous.

Le choix, on le sait, a été excellent. Les deux nouveaux prélats sont ardemment patriotes. Mais on se demande si le gouvernement se prévaudra, pour toutes les cures des diocèses rédimés, de son droit de présentation, car, pour toutes celles qui ne sont pas des succursales, l'évêque, d'après le Concordat, ne nomme qu'après entente avec le gouvernement de la République, sur désignation des candidats par ce dernier.

L'ABBE PAUL BUFFET

C'est une des plus curieuses personnalités parisiennes que celle de ce prêtre, un peu apôtre amateur de l'Œuvre des Apprentis orphelins, qui est doublé d'un artiste peintre de mérite. Quand l'archevêque de Paris présida récemment la cérémonie funèbre en l'honneur des artistes français victimes de la guerre, c'est l'abbé Paul Buffet qui célébra la messe et dit les prières rituelles pour ses confrères morts dans les tranchées ou sur les champs de bataille.

Les exemples de prêtres peintres ne sont pas rares, et le Tout-Paris a connu, il y a une vingtaine d'années, l'abbé Delaunay, vicar de Saint-Nicolas du Chardonnet, ancien élève du Conservatoire pour les classes de composition, et qui laissa des paysages tout à fait réussis. L'abbé Paul Buffet, lui, est entré assez tard au Séminaire : il avait près de cinquante ans quand la vocation l'entraîna. Ses succès avaient consacré à ce moment une réputation établie. Avec un de ses tableaux : Une Fête antique, actuellement à la Sorbonne, il obtint le prix du Salon ; en 1893, avec Une Tentation, il fut mis « hors concours ». Comme peintre, l'abbé Paul Buffet est représenté au musée de Nantes par Un Défilé de la Huche, qui, en 1894, lui valut une bourse de voyage, et au Luxembourg par un paysage de teinte douce. Comme je demandais quelques détails à un prêtre de ses amis :

Oh ! me dit-il, il ne lui est rien arrivé de particulier ; sa vie a toujours été calme et tranquille ; très épris de son art, il réussit à se placer dans un bon rang. Ses toiles étaient prises par les marchands quand, en pleine maturité, il entra à Saint-Sulpice. Il fut ordonné prêtre à cinquante-deux ans. Attaché successivement comme vicaire à plusieurs paroisses des faubourgs, il dut négliger un peu la palette pour les devoirs de ses fonctions assez absorbantes : catéchisme, confession, retraites. Les courants de la vie l'amenèrent surtout à s'occuper de patronages et de cercles ouvriers.

Mais enfin, qu'est-ce qui l'entraîne vers l'Eglise ?

Si j'ai bien compris ce qu'il m'a dit parfois, c'est le besoin de faire quelque chose pour le soulagement des souffrances du peuple. Mis en présence des besoins moraux des classes laborieuses, son bon cœur d'artiste, fortement épris de son art, en était comme empoisonné. Croyant que la religion pourrait apporter des compensations à ces désheures,

il est venu à la religion. Il a été poussé au sacerdoce par un désir de se dévouer.

Rien de plus noble, quelles que soient les opinions qu'on professe ; même ceux qui ne partagent pas ces idées religieuses ne peuvent s'empêcher de les respecter. N'est-ce pas La Martine qui a écrit : « Une conviction sincère et désintéressée est si rare que je m'incline toujours quand je la rencontre, quelle qu'elle soit ».

Trouvant, par hasard, l'abbé Paul Buffet dans une réunion d'artistes, je l'interrogeai sur son évolution de l'atelier au Séminaire :

— La grande nature y est pour quelque chose, me dit-il. La magnificence des couchers de soleil que je cherchais à rendre ; les séjours en Italie, puis en Afrique, où dans le désert, le soir, où j'aimais à regarder longuement les étoiles, ont beaucoup contribué à me faire vivre dans l'intimité constante de Dieu, qui a mis tant de beauté et de grandeur dans ses œuvres. Le contraste des misères humaines a fait le reste.

LES FABLES D'EXCELSIOR



TIRCIS ET CHLOÉ OU LE POINT DE VUE DES PÈRES CONSCRITS

Un jour, en certaine cité,
Les femmes, s'estimant vertueuses et sages,
Réclamèrent le droit d'exprimer leurs suffrages,
Et d'élire des députés.

Or, quelque honnête
Que fût cette requête,
Elle n'obtint aucun succès :
Le Sénat de la République
Aux femmes refusa l'accès
De la carrière politique...

Et Chloé, s'indignant, fit l'amère critique
De ces Pères conscrits au jugement borné.
Alors Tircis lui dit : « Permettez que j'expose,
Chloé, le pourquoi de la chose.

Si le Sénat n'a pas donné
A vos frères compatriotes
Ce bulletin de vote
Auquel vous aspirez,
Ce n'est pas que l'on vous dénie
Un bon sens des mieux assurés.

Ni le talent souvent, ni parfois le génie...
Non, Chloé... C'est, je crois, ou je me trompe fort,
C'est qu'hélas, aux combats avec les Barbares,
Beaucoup de nos guerriers ayant trouvé la mort,
Les citoyens ici se sont faits un peu rares.

Si les femmes avaient voté,
Possédant la majorité,
Sur nous elles l'auraient, au Forum, emporté.
Aussi nos doctes personnages
N'ont point admis, Chloé, cette nécessité
Que celles qui, déjà, régentaient leurs ménages
Fissent également la loi dans leur cité... »

Jacques CÉSANNE.

il est venu à la religion. Il a été poussé au sacerdoce par un désir de se dévouer.

Rien de plus noble, quelles que soient les opinions qu'on professe ; même ceux qui ne partagent pas ces idées religieuses ne peuvent s'empêcher de les respecter. N'est-ce pas La Martine qui a écrit : « Une conviction sincère et désintéressée est si rare que je m'incline toujours quand je la rencontre, quelle qu'elle soit ».

Trouvant, par hasard, l'abbé Paul Buffet dans une réunion d'artistes, je l'interrogeai sur son évolution de l'atelier au Séminaire :

— La grande nature y est pour quelque chose, me dit-il. La magnificence des couchers de soleil que je cherchais à rendre ; les séjours en Italie, puis en Afrique, où dans le désert, le soir, où j'aimais à regarder longuement les étoiles, ont beaucoup contribué à me faire vivre dans l'intimité constante de Dieu, qui a mis tant de beauté et de grandeur dans ses œuvres. Le contraste des misères humaines a fait le reste.

Quelques-uns railleront ; d'autres trouveront que ce peintre a pris le meilleur parti, peut-être. — JEAN-BERNARD.

Pierrot converti

Au Salon des Humoristes, les visiteurs stationnent, avec justice, devant la Fourmi du maître montmartrois Willette. Depuis la guerre, la Fourmi est devenue préteuse ; elle se montre charitable et hospitalière envers la pauvre et étonnée Gigale.

Comme on voit, depuis quelque temps, le talent de Willette est devenu plus mélancolique, moins libertin. Ses Pierrettes et ses Pierrots ne sont plus si effrontés. Ils prennent un petit air sucré, tout à fait inattendu, et charmant.

La vérité, c'est que Willette s'est converti. Il est au mieux avec son curé. Il dessine de très curieuses images religieuses. Rien du quartier de Saint-Sulpice ! Ainsi, à l'occasion du baptême d'un de ses enfants, grava-t-il une charmante estampe, à la fois symbolique et malicieuse. On y voyait le prêtre versant l'eau régénératrice sur le front naissant du marmot.

Mais une gouttelette du saint liquide, échappée de la main du prêtre, tombait sur la fesse du diable, sournouement tapé sous le baptême... Et le Malin se frottait douloureusement le dos, comme s'il eût été touché par un charbon ardent.

Sait-on quel est maintenant le rêve de Pierrot converti ? Peindre une église ou, tout au moins, une chapelle, la peuplée d'angelots, de chérubins et de vierges.

Le patois messin de jadis

Il était savoureux : en voici quelques traits, d'un vieux conte lorrain qui eut à la fin du dix-huitième siècle la grande vogue : Chan Heurlin.

Chan Heurlin — Jean Hurlin — est un paysan finaud qui, malgré les malheurs de sa fille, parvient à la marier. Et voici le portrait de la belle Fanchon :

Deux Magnolons, ou bien belle Hélène, Deuils et bien guerriers, échotisme admirable Boche qui se rouit n'ame in bouquet semblaible. (Boche telle qu'un beau rolier n'a un bouquet semblaible)

Bâles jâmbes, bés pieds, nè... quet que j'vos dirai. L'urrie m'en vient et les boche, et viet con qu'j'en (L'urrie m'en vient à la bouche et voit ce que j'en (aurai).

Telle était, mes émins, la charmante bachelie, Dont j'v' va raconter l'aventure cruelle.

Est-il, dans quelque coin de France, patois plus pittoresque — et plus français ?

L'Atlantique en avion

L'état de l'atmosphère s'oppose toujours à ce que s'envolent les aviateurs qui vont tenter la traversée de l'Atlantique. L'attente se prolongeant, les compétiteurs s'ennuient un peu ; ils n'ont guère qu'à tuer le temps, et leur principale distraction, c'est le courrier qui leur parvient de tous les coins du globe. Les lettres leur arrivent journellement par centaines ; bons vœux de toute

sorte, souhaits en vers, demandes d'autographes, conseils envoyés par des inventeurs ou par des météorologistes d'occasion, elles contiennent de tout. L'une des plus curieuses provenait d'un vieux soldat irlandais de Manitoba. Il demandait si, pendant la traversée, les aviateurs n'auraient pas besoin des services d'un bon joueur de cor de chasse. Non seulement, insinue ce mélomane, les longueurs du voyage se trouveraient adoucies par d'harmonieux intermèdes, mais encore, à l'approche des villes d'Irlande et d'Angleterre, le cor pourrait lancer des appels et des signaux sonores.

Une Anglaise habitant New-York écrit à M. Howker : « L'honneur de la mère patrie est entre vos mains ; il faut que vous traversiez l'Océan le premier. »

Et deux jeunes télégraphistes de la mission de guerre anglaise à New-York envoient une dépêche au commandant Grieve : « Monsieur, mettez en marche votre moteur et partez ; nous ne pouvons plus supporter l'attente. »

Après cela, les concurrents auraient mauvaise grâce à retarder longtemps encore leur départ !

Bénéfices de guerre

Non loin de l'Odéon, un démoliblé a rouvert sa boutique. Que vend-il ? Il n'est pas facile de le dire. Délaissé par cinq années de pluie, l'enseigne lamentable est illisible. Et, dans l'inventaire, rien, rien, sinon un grand tableau. Au milieu du cadre, entouré d'un ruban tricolore, une toute petite chose : la croix de guerre ! Au-dessous, cette laconique inscription : « 1914-1919 — Bénéfices de guerre. »

Les passants hochent mélancoliquement la tête. Ils pensent : pourvu que, comme pour ce glorieux et pauvre démoliblé, l'épopée ne laisse point la France accablée de gloire et de dettes !

Demi-billet

La Banque de France s'est émue de la quantité de billets de 20 francs lacérés et recollés rapportés à ses guichets. Pourquoi cette mutilation ?

A force de chercher, on a fini par découvrir l'explication de ce singulier vandalisme. Rien n'est difficile comme de trouver, depuis la guerre, une bonne place, un coin côté portière, dans un rapide, surtout quand on est pressé. Il faut la croix et la bannière. Il faut surtout avoir l'heur de plaire au contrôleur ou à la contrôleuse qui répartit les places. Comme tout le reste des humains, ces employés ne sont point accessibles à certains pourboires. Mais comment être assuré, le pourboire donné, que la promesse sera tenue, qu'on sera bien casé, qu'on ne sera pas réduit à faire le pied de grue, pendant tout le trajet, dans le couloir du wagon surchargé ?

C'est là qu'intervient le coup de billet de 20 francs lacéré. Vous déchirez le billet de banque en deux parties égales. Vous en offrez une moitié à l'employé en lui disant : — Mon ami, vous aurez l'autre demain soir, si je suis bien placé !

Intuitif de dire que, le lendemain, vous vous prélassiez dans un bon coin.

LE PONT DES ARTS

L'Académie des beaux-arts reprend décidément les concours pour le prix de Rome.

Elle a commencé hier par nommer les membres des jurys de sections. La liste, brillante et fort longue, comprend des académiciens et des professeurs de l'Ecole des beaux-arts. Ce n'est là qu'une formalité d'ordre.

Détail plus intéressant, les dates proposées pour l'ouverture des différents concours sont les suivantes : sculpture en taille douce, 16 juin ; architecture, 24 juin ; gravure en médailles, 25 juin ; sculpture, 4 juillet ; peinture, 8 juillet ; composition musicale, première quinzaine d'août ; il est possible que le concours de gravure soit supprimé cette année. Mais les autres tiendront. Les jugements auront lieu du 21 octobre au 7 novembre.

Le Feuille des Jeunes est une intéressante revue artistique et littéraire qui paraît le 15 de chaque mois. Elle publie des études « pour l'après-guerre », des poèmes, des contes, des articles de critique.

M. Mario de Guyon vient d'envoyer à la Nationale deux très jolis portraits de femme qui seront certainement très rompus.

Cet après-midi, à 4 heures, les Mussetistes effectueront leur 13^e pèlerinage annuel sur la tombe d'Alfred de Musset. Mlle Berthe Boyer dira une scène de Musset, posée de M. Charles Clève, et Mlle Renée Garcia récitera des fragments de la Nuit d'Adol.

LE VAILLEUR

LA CURIOSITÉ

Vente de beaux bijoux. — Il n'est bruit dans le monde des riches élégantes et des marchands de joaillerie que de la vente des magnifiques bijoux dépendant de la succession de Mme la comtesse B... dont nous avons eu déjà l'occasion d'entretenir nos lecteurs.

Rapportons que cette vente aura lieu à l'Hôtel Drouot, salle 1, les jeudi 1^{er}, vendredi 2^e et samedi 3^e mai, après deux journées d'exposition (particulière le mardi 29 avril, publique le mercredi 30) dans l'ordre suivant : la section du 1^{er} mai comprendra les bijoux bijoux ; celle du 2^e mai les perles, et enfin, celle du 3^e mai, les brillants.

M. Meunier-Dubreuil et Warin dirigeront les enchères ; ils seront assistés de MM. G. Falkenberg et Robert Linzeler, experts.

sorte, souhaits en vers, demandes d'autographes, conseils envoyés par des inventeurs ou par des météorologistes d'occasion, elles contiennent de tout. L'une des plus curieuses provenait d'un vieux soldat irlandais de Manitoba. Il demandait si, pendant la traversée, les aviateurs n'auraient pas besoin des services d'un bon joueur de cor de chasse. Non seulement, insinue ce mélomane, les longueurs du voyage se trouveraient adoucies par d'harmonieux intermèdes, mais encore, à l'approche des villes d'Irlande et d'Angleterre, le cor pourrait lancer des appels et des signaux sonores.

Une Anglaise habitant New-York écrit à M. Howker : « L'honneur de la mère patrie est entre vos mains ; il faut que vous traversiez l'Océan le premier. »

Et deux jeunes télégraphistes de la mission de guerre anglaise à New-York envoient une dépêche au commandant Grieve : « Monsieur, mettez en marche votre moteur et partez ; nous ne pouvons plus supporter l'attente. »

Après cela, les concurrents auraient mauvaise grâce à retarder longtemps encore leur départ !

Bénéfices de guerre

Non loin de l'Odéon, un démoliblé a rouvert sa boutique. Que vend-il ? Il n'est pas facile de le dire. Délaissé par cinq années de pluie, l'enseigne lamentable est illisible. Et, dans l'inventaire, rien, rien, sinon un grand tableau. Au milieu du cadre, entouré d'un ruban tricolore, une toute petite chose : la croix de guerre ! Au-dessous, cette laconique inscription : « 1914-1919 — Bénéfices de guerre. »

Les passants hochent mélancoliquement la tête. Ils pensent : pourvu que, comme pour ce glorieux et pauvre démoliblé, l'épopée ne laisse point la France accablée de gloire et de dettes !

Demi-billet

La Banque de France s'est émue de la quantité de billets de 20 francs lacérés et recollés rapportés à ses guichets. Pourquoi cette mutilation ?

A force de chercher, on a fini par découvrir l'explication de ce singulier vandalisme. Rien n'est difficile comme de trouver, depuis la guerre, une bonne place, un coin côté portière, dans un rapide, surtout quand on est pressé. Il faut la croix et la bannière. Il faut surtout avoir l'heur de plaire au contrôleur ou à la contrôleuse qui répartit les places. Comme tout le reste des humains, ces employés ne sont point accessibles à certains pourboires. Mais comment être assuré, le pourboire donné, que la promesse sera tenue, qu'on sera bien casé, qu'on ne sera pas réduit à faire le pied de grue, pendant tout le trajet, dans le couloir du wagon surchargé ?

C'est là qu'intervient le coup de billet de 20 francs lacéré. Vous déchirez le billet de banque en deux parties égales. Vous en offrez une moitié à l'employé en lui disant : — Mon ami, vous aurez l'autre demain soir, si je suis bien placé !

Intuitif de dire que, le lendemain, vous vous prélassiez dans un bon coin.

LE PONT DES ARTS

L'Académie des beaux-arts reprend décidément les concours pour le prix de Rome.

Elle a commencé hier par nommer les membres des jurys de sections. La liste, brillante et fort longue, comprend des académiciens et des professeurs de l'Ecole des beaux-arts. Ce n'est là qu'une formalité d'ordre.

Détail plus intéressant, les dates proposées pour l'ouverture des différents concours sont les suivantes : sculpture en taille douce, 16 juin ; architecture, 24 juin ; gravure en médailles, 25 juin ; sculpture, 4 juillet ; peinture, 8 juillet ; composition musicale, première quinzaine d'août ; il est possible que le concours de gravure soit supprimé cette année. Mais les autres tiendront. Les jugements auront lieu du 21 octobre au 7 novembre.

Le Feuille des Jeunes est une intéressante revue artistique et littéraire qui paraît le 15 de chaque mois. Elle publie des études « pour l'après-guerre », des poèmes, des contes, des articles de critique.

M. Mario de Guyon vient d'envoyer à la Nationale deux très jolis portraits de femme qui seront certainement très rompus.

Cet après-midi, à 4 heures, les Mussetistes effectueront leur 13^e pèlerinage annuel sur la tombe d'Alfred de Musset. Mlle Berthe Boyer dira une

B E A U X - A R T S

Mère approchée, ne partira pas en tour-
ner avec Mlle Rejane.
M. Maguin, Louis Gauthier, Jean Co-
cotte, André Lefèvre et Jacques de Flandre
sont les principaux interprètes des Demi-
Vierge. La Porte-Saint-Martin reprendra prochainement.

BRICHANTEAU.

LA QUESTION DE FIUME ET LE "COUCHE DE LA MARIÉE"

Profitant de l'absence momentanée de
quelques membres de la délégation ita-
lienne, le reste de nos alliés latins qui sont
restés à Paris se sont empressés, pour
la première soirée de la semaine, d'aller ap-
préhender le COUCHE DE LA MARIÉE à l'Athé-
née. La comédie de Félix Gandéra plait en
général, tout à la fois, à nos alliés italiens,
français, américains, tchéco-slovaques et à
nos Français : en un mot, à tous ceux qui
aiment une pièce gaie, aimable, spiri-
tuelle, admirablement interprétée et super-
bement montée. C'est le cas du COUCHE DE
LA MARIÉE à l'Athénée.
Aujourd'hui dimanche, matinée à 2 h. 30.
et ROSENBERG.

LYSISTRATA "A MARIGNY"

Lysistrata, l'admirable pièce de M. Mau-
donnay, n'aura plus que deux repré-
sentations. Aujourd'hui, dernière matinée
de la semaine. En effet, M. R. Tréhor
donnera dans les premiers jours du
mois de mai *Aladin ou la Lampe Merveil-
leuse*, féerie de Rip, musique de Willy
Feldman, décors et costumes de Léon
Lévy, dont la mise en scène est si impor-
tante qu'elle nécessitera plusieurs jours de
répétition. Jusqu'à la dernière Lysistrata sera
interprétée par Félix Huguenot, Jeanne
Lévy, Marlen, Marcelle Poirier, L. Mau-
donnay, la danseuse Douga et Jeanne Cheirel
et Jean Worms.

L'opéra italien au théâtre des Champs-Élysées

A 2 heures la Damnation de Faust, avec
Mme Barotoff, MM. Plamondon, Fournet,
Lauria. Orchestre sous la direction de
M. Warmsen. En soirée, à 8 heures, la Tra-
vinta, avec Mmes Vernez, de la Scala de
Milan ; Sauro, Pisani ; MM. Delfiore, Zolfi,
Costa, Becchia, Vallobra. L'orchestre
est dirigé par M. Balbis et le divertisse-
ment réglé par M. Holtzer, Mlle Janine
Holtzer et le corps de ballet.

BOUFFES-PARISIENS

remporte à la 220^e
le même succès
qu'à la Première

AUJOURD'HUI MATINÉE

THÉÂTRE FEMINA

Spectacle présenté par :
Mme B. RASIMI
BOUCOT
GABY DESLYS
HARRY PILGER
dans la triomphale revue
MARCHÉ À L'ÉTOILE

MATINÉES : JEUDI, SAMEDI, DIMANCHE

ARLEQUIN

Marche vers la 300^e avec la Source d'Amour,
pièce légère des opérettes légères. Ma-
tinée à 3 heures. Succès considérable.

FOLIES-BERGÈRE

AUJOURD'HUI MATINÉE
ET SOIRÉE
L'ATRIUMPHALE REVUE
FOLIES
EN TÊTE!
avec tous ses créateurs
LE TROTTOIR LUMINEUX
AÉRIEN

AU PALACE-THÉÂTRE

La perfection des illusions que la scène
représente, en ce moment, au Palace-
Théâtre, un combat naval où deux cuiras-
sés, évoluant sur la mer, fouillent le ciel
de leurs projecteurs, découvrent un zeppe-
lin, le combattent et finissent par le dé-
truire. Rien ne manque : bombes lancées
par le pirate aérien, obus éclatant autour
de lui. Si bien que lorsque le monstre,
vaincu, tombe en flammes, un cri involon-
tairement s'échappe de toutes les poitrines.

BATA-CLAN
DIRECTION B. RASIMI
100^e
de la Revue
CA VAUT CA

SALLE MARIVAUX
MATINÉE ET SOIRÉE
2 h. 1/2
8 h. 1/2
LA SUPRÊME ÉPOPEE

Comédie des Champs-Élysées, 13, Avenue
MONTAIGNE
Saison artistique de Cinéma
Aujourd'hui à 2 h. 30 et à 8 h. 30
MICKEY MARY NORMAND
Le plus beau film de l'année
LA NOUVELLE AUREOLE
(4^e épisode)

SAVOY DANCING CLUB
Cathédrale CAUMARTIN, 25, r. Caumartin
De 5 à 7 h. THE DANCING et le soir
à 8 heures, GR^{nde} SOIRÉE DE GALA
à laquelle assisteront les
OFFICIERS DE LA MARINE ANGLAISE

MONTÉ-CARLO
SAISON D'HIVER
HOTEL DE PARIS
REPUTATION MONDIALE
Chauffage central
A PROXIMITÉ DES TERRASSES DU CASINO
Ouvert toute l'année

Avant de pénétrer aux Salons, et pour
nous donner courage, parlons un peu
de l'art et de la tradition française. Le nom
de Poussin se présente aussitôt, parce que
de plus en plus la jeunesse des ateliers s'exalte
à l'idée de son œuvre et se nourrit de sa pa-
sion. Le conflit va cesser qui a trop duré
entre sensibilité et raison. La sensibilité fut
traduite jusqu'à la limite extrême par les
croquis de notations fugaces des post-im-
pressionnistes. Puis la raison, ou ce qu'on
crut tel, l'idole du "conceptuel", le démon
de l'abstrait, tyrannisa mainte cervelle in-
quiète. L'heure classique a sonné, celle de
l'aube, d'une féconde et victorieuse renaissanc-
e. Les peintres de demain, ces Luc-Al-
bert Moreau, André Favory, Gabriel Four-
nier, Angel Zarraga, André Lhote, Eugène
Cormet, successeurs de Puy, Flandrin,
Manguin, plus sans doute que de Bonnard
et Laprade, placent en leur atelier une re-
production de Cézanne ; mais ils inscrivent vo-
lontiers sous l'image d'Aix cette phrase de
Poussin : « Les sens seuls ne doivent pas
juger mes tableaux, il y faut appeler la rai-
son. »

Poussin ne nie point que les sens soient
les premiers juges, mais sans vouloir, ainsi
que plus tard le dogmatique David, réserver
la peinture au seul ressort de la raison, il
entend que cette faculté souveraine, l'intelli-
gence, soit là pour contrôler la sensibilité,
en retenir les écarts, et assurer l'équilibre.

Faillite de l'Ecole

L'Ecole, dont le rôle eût été de guider,
d'après ces règles (pourant simples et puis-
sées aux maîtres), la jeunesse qu'elle devoit,
a failli à sa tâche. Xavier de Magallon a pu
dire : « L'académisme n'a pas seulement fait
déchoir l'art de peindre. Il le réduisit à
rien. On ne peut se tenir à négliger l'acadé-
misme : il faut le traiter en ennemi. » Ny
mémorons point, car l'Ecole fait de l'ombre,
fait obstacle, gâche le goût public, et ses
défenseurs attardés exercent encore leurs
ravages.

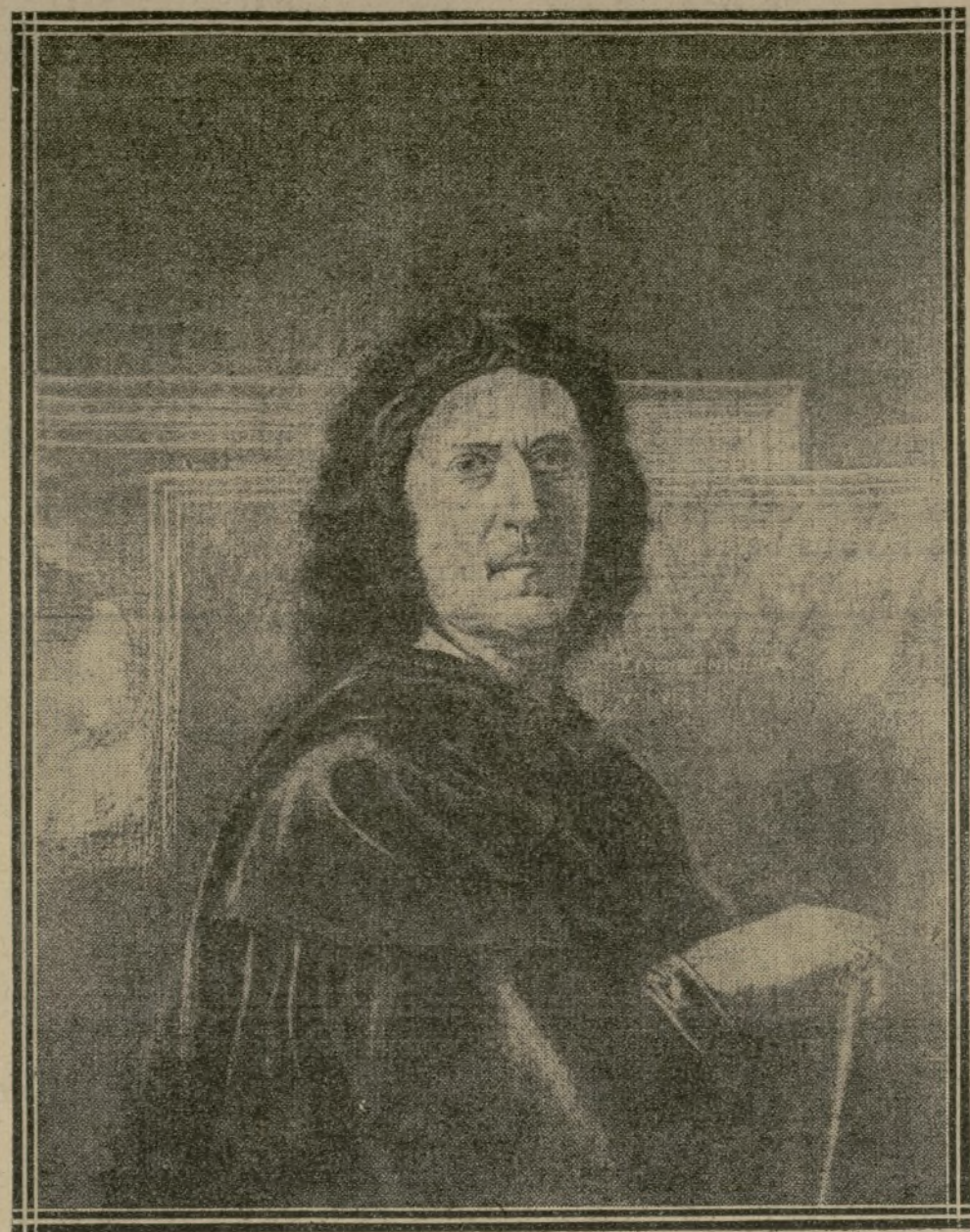
La prétendue monotonie de Poussin

Mais remontons au génie de Poussin.
Aidé par la pieuse exégèse de Paul Des-
jardins, comprenons-le en dépit des musées
où il a trop noyé, et où sa grandeur, son
air d'éternité gênent, lassent, paraissent
ennuyous. « La solennité de Poussin est
monotone », me dit un artiste épris de per-
petuel changement. Hé non ! refusions ce
médiocre reproche. Poussin usait de quel-
ques types invariables, données immua-
bles, machines fixes de ses ouvrages. De
même Racine use d'un vocabulaire que les
romantiques déclarent restreint, et pau-
vre. Or, Racine est-il monotone ? Ces mots,
ces rimes, toujours les mêmes, chez le dra-
matiste classique, — ces types, ces gestes
et ces draperies identiques, chez le peintre,
— le maître en renouvelle l'apparence unifor-
mité par l'heureuse disposition des caden-
ces. Nous retrouvons son rythme essentiel
en chaque ouvrage, et c'est en quoi ce
rythme s'élève au style, c'est-à-dire à l'universel. Les figures de la *Bacchante* ou
du *Triomphe de Flore* sont les mêmes, mais
notre oeil et notre cœur se réjouissent de
les reconnaître.

Sensibilité et raison

« Poussin, me dit un autre, est trop loin
de la nature. » Répliquons encore : Poussin
ne désirait pas, comme feront nos impres-
sionnistes, nous offrir un miroir fidèle de la
nature. Il souhaitait apporter au spectateur
l'affirmation d'un esprit humain, au même
titre que Descartes dans les *Méditations*, ou
Bach dans les *Contates*. L'orage, dans la
Symphonie pastorale, est-il orchestré
d'après les bruits des éléments ? La nature,
chez un Poussin, a été repensée. Nul d'ail-
leurs ne la consulte d'abord avec plus de fer-
veur que lui, il adorait le sol italien, où il
vécut loin de la cour de France (anecdote
de la motte de terre rapportée au creux de
sa main est topique). Mais cette terre, ce
ciel, cette nature, Poussin n'en pas l'es-
clave.

Il observe, en ses promenades solitaires,
la terre mêlée de cendres, et le Tibre, lé-
vieux et les horizons dépouillés. Il sent
l'auguste mélancolie du désert romain. Les
sites de Frascati, de Tivoli, où l'histoire
antique est associée au pays, où l'on foule



NICOLAS POUSSIN PAR LUI-MÊME
(Musée du Louvre)

les catacombes parmi les vignobles, où l'on
se heurte à des vestiges de remparts dé-
cadents, c'est l'Italie même. Ce grand ob-
servateur a vécu quarante ans dans la Rome
jésuite d'innocent X et d'Alexandre VII, au
milieu des plus fleffes charlatans de l'art
italien, sans perdre une parcelle de son in-
génuité. « Je n'ai rien négligé », l'Italie
l'a enseigné, comme elle enseigna aujour-
d'hui, non les tristes prix de Rome qui vont,
sous les ombres de la Villa Médici, rêver
de mentions honorables, d'anecdotes et de
prix du Salon, — mais ces livres et fins ar-
tistes, un Flandrin, un Laprade, que l'Italie
révéla à eux-mêmes, parce qu'ils ont (hors
l'Ecole) conquis les moyens de la com-
préhension.

Voilà la leçon que Nicolas Poussin donna
à notre jeunesse artiste. Sa vie est pure
et fière. L'adversité des débuts ne l'a pas
rebuté ; le fils de l'ancien soldat normand
était pauvre, et ne s'est guère enrichi. A
Rome, il produisit sans relâche, heureux en
famille, auprès de sa « bonne femme », en
sa maisonnette du Pincio ou son apparte-
ment de la via Paolina. Pas de valet. « Il
aimait, dit Félihen, le repos, et craignait
l'embarras des domestiques. »
La faveur ne des domestiques. Les grands,
tardivement d'ailleurs, pourrout lui prodi-
guer leurs marques d'estime : Louis XIV le
traita de « cher et bien-aimé » Poussin ;
Richelieu lui donna une bourse de velours
avec deux mille écus d'or, et un brevet
royal, et le nommer directeur général des
travaux ; les commandements affluèrent, les
financiers voulant tous des Poussins en leurs
cabinets de peinture ; Fouquet, Colbert dai-
gnèrent le protéger ; Louis XIV confirmera
leurs privilèges, pensions et titres oc-
troyés par Louis XIII. Rien n'y fera. Le
vieux Romain demeure inaccessible. Regar-
dez au Louvre le portrait simple et grave

chie, devant la nature. Il a le scrupule du
vrai. Ce qui le préserva des Italiens dé-
cadents, c'est l'Italie même. Ce grand ob-
servateur a vécu quarante ans dans la Rome
jésuite d'innocent X et d'Alexandre VII, au
milieu des plus fleffes charlatans de l'art
italien, sans perdre une parcelle de son in-
génuité. « Je n'ai rien négligé », l'Italie
l'a enseigné, comme elle enseigna aujour-
d'hui, non les tristes prix de Rome qui vont,
sous les ombres de la Villa Médici, rêver
de mentions honorables, d'anecdotes et de
prix du Salon, — mais ces livres et fins ar-
tistes, un Flandrin, un Laprade, que l'Italie
révéla à eux-mêmes, parce qu'ils ont (hors
l'Ecole) conquis les moyens de la com-
préhension.

Voilà la leçon que Nicolas Poussin donna
à notre jeunesse artiste. Sa vie est pure
et fière. L'adversité des débuts ne l'a pas
rebuté ; le fils de l'ancien soldat normand
était pauvre, et ne s'est guère enrichi. A
Rome, il produisit sans relâche, heureux en
famille, auprès de sa « bonne femme », en
sa maisonnette du Pincio ou son apparte-
ment de la via Paolina. Pas de valet. « Il
aimait, dit Félihen, le repos, et craignait
l'embarras des domestiques. »
La faveur ne des domestiques. Les grands,
tardivement d'ailleurs, pourrout lui prodi-
guer leurs marques d'estime : Louis XIV le
traita de « cher et bien-aimé » Poussin ;
Richelieu lui donna une bourse de velours
avec deux mille écus d'or, et un brevet
royal, et le nommer directeur général des
travaux ; les commandements affluèrent, les
financiers voulant tous des Poussins en leurs
cabinets de peinture ; Fouquet, Colbert dai-
gnèrent le protéger ; Louis XIV confirmera
leurs privilèges, pensions et titres oc-
troyés par Louis XIII. Rien n'y fera. Le
vieux Romain demeure inaccessible. Regar-
dez au Louvre le portrait simple et grave

chie, devant la nature. Il a le scrupule du
vrai. Ce qui le préserva des Italiens dé-
cadents, c'est l'Italie même. Ce grand ob-
servateur a vécu quarante ans dans la Rome
jésuite d'innocent X et d'Alexandre VII, au
milieu des plus fleffes charlatans de l'art
italien, sans perdre une parcelle de son in-
génuité. « Je n'ai rien négligé », l'Italie
l'a enseigné, comme elle enseigna aujour-
d'hui, non les tristes prix de Rome qui vont,
sous les ombres de la Villa Médici, rêver
de mentions honorables, d'anecdotes et de
prix du Salon, — mais ces livres et fins ar-
tistes, un Flandrin, un Laprade, que l'Italie
révéla à eux-mêmes, parce qu'ils ont (hors
l'Ecole) conquis les moyens de la com-
préhension.

qu'il a tracé de lui-même pour son ami Chan-
delou : une impression d'énergie, dominant la
souffrance physique, de discipline, de sé-
rénité s'en dégage. Mais nous savons que
cette raideur cornélienne était atténuée par
une naïve bonhomie.

Ses fils

David, Ingres, Delacroix, Chassériau, Co-
rot, Puvion de Chavannes ont ressenti son
influence et maintenu sa tradition. De nos
jours, ceux qui ont nommé le Poussin ont
révélé, et aussi Denis, dans la *Trille*, ou
Roussel en ses éloges.

« Il est au principe de toute réaction con-
tre l'impressionnisme », a dit avec justesse
Jacques Rivière. Aussi bien, vers quel tend
aujourd'hui cette jeunesse que nous suivons
de nos vœux ? Vers la composition décora-
tive, qu'un Cézanne a cherchée au pied de
la Sainte-Victoire, Gauguin au bord de la
mer tahitienne.

Le lien est donc visible qui va de celui-là
à ceux-ci. Et l'Ecole, que nous allons
trouver sans joie au Salon, n'est que parodi-
e caricature des vérités qui partent du
maître vénérable pour aboutir à nos indé-
pendances.

LOUIS VAUXCELLES.

LES EXPOSITIONS

La fille de l'un des peintres polonais les
plus hautement appréciés, ce Joseph Chel-
monski au pinceau duquel sont dues des com-
positions d'un réalisme sévère, vient exposer
chez nous. Accueillons-la avec l'affection due
à un noble pays à qui nous attachent les liens
d'une fraternelle et séculaire amitié.

Toujours d'abord Wanda de Chelmonski
d'être demeurée personnelle, et vivant à Pa-
ris, de ne s'être point déracinée. Elle est
sensible, sincère, douée d'un sentiment robuste
du mouvement, du caractère et de la vie ; co-
loriste au surplus, ayant filialement de qui
tenir. Elle retraine, tantôt avec mélancolie,
tantôt avec une verve joyeuse, mais toujours
d'un trait juste, les types et les scènes de son
pays.

Ce mérite de rester soi, de ne pas vaciller
sous l'impression étrangère, une Bozowska
méditative, un Wyspianski, un Wyce-
kowski, un Mehoffer l'ont attesté non moins
que le pur et parfois herméatique Pankiewicz.
Mais ces beaux artistes sont, dans l'école po-
lonaise contemporaine, de notables exceptions.

De temps immémorial, en effet, l'art po-
lonais a hésité entre les directions contradictoi-
res que lui offraient les écoles européennes.
Le dix-huitième siècle fut italienisant avec
tous ces décorateurs qui ne quittaient, Carlo
Maratta que pour se tourner vers l'Allemand
Raphael Mengs. La marque étrangère, on la
retrouve à la cour de Stanislas-Auguste, où
d'effluents Lampi, Bellotti, Grassi, Kraft, Mme
Vigée-Lebrun ; Biaccarelli, Norblin de la
Gourdaine introduisent et imposent leurs mé-
thodes ; cependant, Orłowski, disciple de No-
rblin, a au moins la vertu de quitter les char-
mes de Lancret pour décrire les paysages
et les êtres de sa Pologne natale.

Mais Michalowski, cet ami de Charlet et de
Géricault, reflète l'influence de Velasquez ;
Zarecki, celle de Canaletto. Puis, à Cracovie
comme à Varsovie, on subit les Munichois et
les Viennois ; Kossak se retire à Horad-
Vernet, Grotzinger, von Schwind, Matejko
ressuscitent, il est vrai, l'âme des glorieuses
écoles polonaises ; mais Maximilien Gie-
rymski rêve de Kaulbach, et son cadet Alexan-
dre Gieyrymski ne jure que par Overbeck.

Je n'ai commémoré ces exemples fameux
que pour mieux démontrer le mérite de notre
exposante. Voici, avec Wanda de Chelmonski,
une Polonaise pur sang, que son bref passage
à l'atelier Maurice Denis n'a pas dévoyée, qui
n'est guère redoublée à nos post-impression-
nistes, et qui voit par ses yeux et pense par
son cerveau.

Elle est chez elle, tout en vivant chez
nous. Ses gouaches, d'un faire vif et libre,
ses dessins rehaussés, ses visages de monta-
gnards et d'enfants, son ferme portrait du
généralissime Haller, la classent, dès son dé-
but à Paris, parmi les peintres dont nous
suivrons l'essor avec espoir. Et qu'on lui fasse
confiance ! Elle travaillera de tout son cœur
et n'a pas encore vingt-cinq ans. — L. V.

UNE MISSION RUSSE S'OCCUPE, A PARIS, DES 800.000 PRISONNIERS QUI SONT ENCORE EN ALLEMAGNE ET EN AUTRICHE-HONGRIE

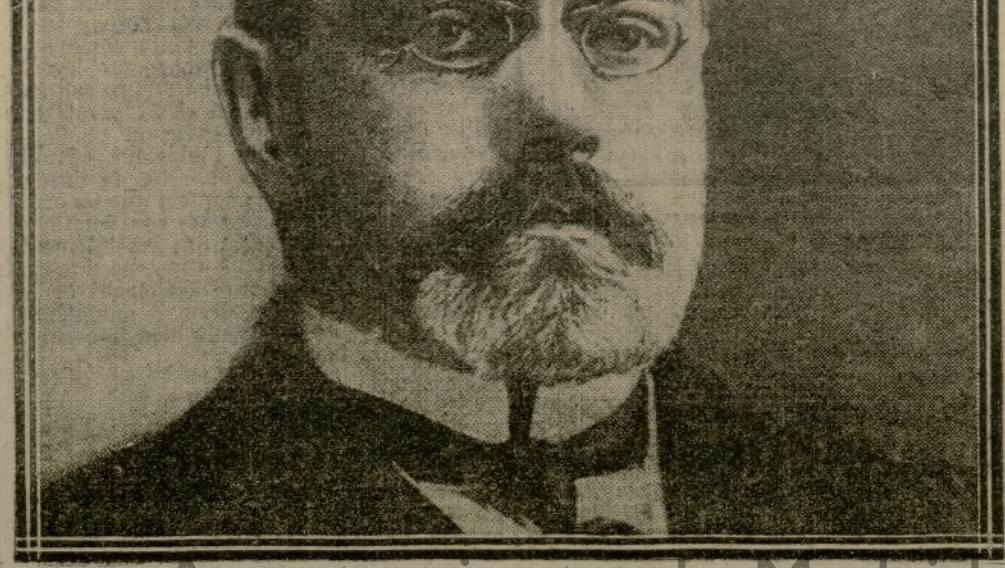
A sa tête se trouve M. Goutchkof, ancien président de la Douma, et qui est le représentant
du conseil provisoire de la Croix-Rouge.

La mission de Malo-Bains ne s'occupait
que des Russes qui sont en France ; notre
programme, plus vaste, s'étend aux 800.000
Russes qui souffrent d'être encore éloignés
de leurs foyers.

— Que pensez-vous, monsieur le prési-
dent, de la situation morale, économique et
politique de votre pays ?
— Je sentais venir votre question, et il
m'en coûte de ne pouvoir vous répondre
tout de suite. Je vous donnerai mon avis
détaché peut-être, mais dans quelques
jours, lorsque, moins pressé, j'aurai eu le
temps de réfléchir... et que je pourrai l'ex-
primer de façon précise devant l'opinion
française.

— Vous venez, je crois, d'Odessas ?
— Oui, j'étais là-bas, à la fin de mars,
à un moment où la poussée de l'armée
rouge était très faible et ne constituait pas
une menace sérieuse. Le général d'An-
selme avait proclamé l'état de siège et
avait pris en mains toute l'autorité, civile
et militaire. Il se disait et se savait en
mesure de résister. C'est à Athènes que
j'ai appris l'évacuation d'Odessas. C'est une
pénible nouvelle, à cause de la perte d'une
grande ville pleine de richesses, où l'on
avait accumulé le matériel, mais la cata-
strophe est surtout morale.

« Le gouvernement révolutionnaire ne
manquera pas de tirer parti de cet aban-
don et de présenter comme un échec mili-
taire ce qui n'a été qu'une mesure de précau-
tion dont j'aurais n'aurait pas encore
pué faire l'objet de l'illusion ?
— Croyez-vous que ce gouvernement
puisse faire l'objet de l'illusion ?
— Il me faudrait, pour vous répondre,
entrer dans le domaine des questions que
je me réserve de traiter un peu plus tard
avec vous. Le sujet est, d'ailleurs, si com-
pexe qu'on ne saurait le traiter en quel-
ques minutes, c'est-à-dire forcément à la
légère, en dépit de toute l'habileté et de
la foi qu'on y peut mettre. — ROGEE
VALBELLE.



M. GOUTCHKOF, ANCIEN PRÉSIDENT DE LA DOUMA

La commission des prisonniers de guerre

Voici la composition de la Commission
des prisonniers de guerre :
Amérique : contre-amiral Long, brigadier
général Mac Kinsley.
Empire britannique : amiral Hope, gé-
néral Thwaites, capitaine Fuster.
France : M. Georges Cahen, lieutenant de
vaisseau Fabre.
Italie : amiral Grassi, général Cavallerie,
major Mazzolini.
Japon : colonel Nunomya, capitaine Nishi-
nata.

— Il me faudrait, pour vous répondre,
entrer dans le domaine des questions que
je me réserve de traiter un peu plus tard
avec vous. Le sujet est, d'ailleurs, si com-
pexe qu'on ne saurait le traiter en quel-
ques minutes, c'est-à-dire forcément à la
légère, en dépit de toute l'habileté et de
la foi qu'on y peut mettre. — ROGEE
VALBELLE.

— Croiez-vous que ce gouvernement
puisse faire l'objet de l'illusion ?
— Il me faudrait, pour vous répondre,
entrer dans le domaine des questions que
je me réserve de traiter un peu plus tard
avec vous. Le sujet est, d'ailleurs, si com-
pexe qu'on ne saurait le traiter en quel-
ques minutes, c'est-à-dire forcément à la
légère, en dépit de toute l'habileté et de
la foi qu'on y peut mettre. — ROGEE
VALBELLE.

— Croiez-vous que ce gouvernement
puisse faire l'objet de l'illusion ?
— Il me faudrait, pour vous répondre,
entrer dans le domaine des questions que
je me réserve de traiter un peu plus tard
avec vous. Le sujet est, d'ailleurs, si com-
pexe qu'on ne saurait le traiter en quel-
ques minutes, c'est-à-dire forcément à la
légère, en dépit de toute l'habileté et de
la foi qu'on y peut mettre. — ROGEE
VALBELLE.

Au Congrès interallié d'hygiène

Le Congrès interallié d'hygiène sociale a
tenu hier à la Sorbonne, sa réunion solen-
nelle de clôture. La plupart des membres
du gouvernement y étaient représentés, et
M. Poincaré y assistait en personne.

Après les allocutions de MM. Henry Paté,
président du Comité national, et Doizy,
président du Congrès, M. Lebrun, ministre
des Régions libérées, a prononcé un impor-
tant discours.

Aussi bien, la question de l'hygiène est-
elle, plus que partout ailleurs, l'ordre du
jour dans les villes et les villages dévas-
tés par la guerre et qui conviennent de re-
construire dans des conditions de salubrité
parfaite.

C'est ce que M. Lebrun a fait ressortir,
en indiquant que des plans de bâtiments in-
types sont mis à la disposition des sinistrés.
Il a conclu en assurant que tous les efforts
seraient faits pour mener à bien l'œuvre
de reconstruction.

Les obsèques solennelles de Védérines et de Marcel Guillain ont été célébrées hier

Les obsèques du lieutenant aviateur Jules
Védérines, chevalier de la Légion d'honneur,
médaille militaire, titulaire de la Croix de
guerre, et de son mécanicien Marcel Guil-
lain, tués dans les circonstances tragiques
que nous avons relatées, en tentant le raid
aérien Paris-Rome, ont été célébrées hier,
à trois heures, au milieu d'une considérable
affluence.

Une chapelle ardente avait été érigée
dans la cour d'arrivée de la gare de Lyon.
Autour des deux catafalques recouverts
d'un drap tricolore étaient disposés des to-
phées de drap tricolore encadrés de fleurs et
de plantes vertes.

Les familles des deux victimes reçurent
les condoléances de nombreux amis et
d'aviateurs des escadilles et des camps
d'aviation qui avaient compté Védérines
dans leurs rangs.

Des discours furent prononcés par
MM. Pouch, président du Conseil général
de la Seine ; Fortyck, H. Deutsch (de la
Meurthe), président de l'Aéro-Club de
France, et le général Duval, directeur de
l'Aéronautique.

Parmi les personnalités présentes, nous
avons remarqué : MM. Painlevé, P.-E.
Flandin, d'Aubigny, députés ; commandant
Brocard, capitaine Fonck, lieutenant de
Romanet, etc.

La foule était dense sur le parcours du
cortège, qui, en quittant la gare de Lyon,
s'est dirigée vers la place de la Bastille, puis
suivi les boulevards Voltaire, Magenta,
pour se rendre au cimetière de Pantin, où
a eu lieu l'inhumation.

Le 1^{er} mai

Chômage général des transports

La Fédération des transports a décidé
de se conformer aux instructions de la
C. G. T., en ce qui concerne la démonstra-
tion du 1^{er} mai.

Ce sera donc le chômage général de
vingt-quatre heures pour tous les trans-
ports : voitures de livraison, sapins, taxis,
métro, autobus et tramways.

Cette décision vise toute la France.
Quelques dérogations ou exceptions ont
été cependant prévues pour les villes des
régions libérées et certains centres où les
organisations syndicales ne sont pas à
même d'obtenir le succès de cette démon-
stration.

Au Métro

Les ouvriers et employés des métropoli-
tains parisiens, réunis à la Bourse du tra-
vail, ont décidé de chômer complètement
le 1^{er} mai. Hier après-midi, M. Raoul, secré-
taire du syndicat des métros, a été reçu
au ministère des transports publics par
le général Gassouin. L'entretien a porté sur
la journée de huit heures.

COURRIER DU CONOURS

RECTIFICATIONS

Divers concurrents nous écrivent qu'ils se
sont aperçus après coup qu'ils s'étaient trompés en trans-
crivant sur leur feuille de réponse des lettres de
nos divers concours. Nous leur recommandons d'avoir
la bonté de nous adresser leurs rectifications avant
le 1^{er} mai. Nous ne pourrions nous occuper de
aucune modification aux réponses consignées sur
les feuilles ou sur les bords qui nous ont été adressés.
Procéder autrement entraînerait à une prolonga-
tion des délais d'envoi des réponses et constitu-
rait un avantage pour une catégorie de concurrents.
Nous annexerons d'ailleurs aux feuilles de réponse
toute correspondance postérieure à l'envoi de ces
feuilles, et le jury en fera l'usage qu'il jugera
convenable.

LE JURY DE CONTRÔLE

Plusieurs concurrents nous ont demandé quand
serait publiée la liste-type des livres, quand nous
publierions la liste des gagnants, quand le jury
se réunirait. Nous répondons que ces diverses ques-
tions dans un avis général que nous donnerons
très prochainement.

Classe 22. — M. V. — Les concurrents des dé-
partements avaient jusqu'au 24 avril inclus comme
dernier délai pour mettre à la poste leur feuille
de réponse. C'était une date de rigueur, et nous
avons dit que tout envoi ne portant pas au départ
cette date au timbre de la poste ne serait pas re-
çue.

Bourse de Paris du 26 avril 1919

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
PARQUET			RENTES		
4 1/2 % 1917	89.30	89.30	101.10	101.10	101.10
4 1/2 % 1918	72.05	72.10	101.10	101.10	101.10
3 1/2 % 1919	71.85	71.85	101.10	101.10	101.10
3 1/2 % 1920	62.35	62.45	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	101.10
1000	92.35	92.35	101.10	101.10	

donne l'accolade à un simple soldat, auquel il vient de remettre la plus haute décoration roumaine, la Valeur militaire en or ; 4° Le général français Berthelot, le général italien Peano, le général Vaitoianou, ministre de la Guerre roumain, pendant la cérémonie ; 5° Les futurs officiers prêtant serment de fidélité au roi et à la patrie ; 6° Le roi, le prince Carol et le général Berthelot, écoutant le « Te Deum ».



AUTOMOBILISTES !
ATTENTION !
 80 % des Constructeurs
 d'automobiles emploient la
BOUGIE EYQUEM
 85 % des Voitures au Front
 en étaient munies !
 EN VENTE
 dans tous les GARAGES

